

MARIE BLOUIN

Marie de l'Isle
fille de boulanger



Marie de l'Isle
fille de boulanger

MARIE BLOUIN

Marie de l'Isle
fille de boulanger

À Frédéric, mon beau jeune homme

À ma douce mère, pour son amour

À Claude, ma source d'inspiration

Avant-propos

« *L*e tour de l'Isle, 42 milles de choses tranquilles », comme dit la chanson de Félix. L'Île d'Orléans, berceau de la Nouvelle-France et du peuple québécois avec Québec. Découverte par Jacques Cartier, à son premier voyage en 1534, il la nomma l'Isle de Bacchus, y ayant trouvé de la vigne sauvage. L'Île d'Orléans fait partie de l'imaginaire des Québécois et a beaucoup fait partie de mon imaginaire.

À mon arrivée, à Québec, au début des années '70, j'ai enfin pu découvrir cette île mythique que j'avais d'abord découvert dans des livres.

Et, j'ai été séduit par cette île que Félix Leclerc a chanté et fait connaître aux Québécoises et Québécois. Mentionnons également l'historien Michel Lessard qui a également beaucoup contribué à faire connaître le patrimoine bâti de l'Île et de plusieurs de ses maisons, souvent plus de deux fois centenaires.

Depuis, je suis retourné régulièrement à l'Île d'Orléans pour en apprécier l'architecture, le fleuve et le paysage. Et cela sans jamais penser qu'un jour, ma nouvelle conjointe serait originaire de l'Île.

Marie, « ma belle insulaire » est entrée dans ma vie il y a quelques années et est l'auteure du récit que vous vous apprêtez à lire.

Marie a voulu d'abord témoigner dans ce récit de son enfance dans son village de Sainte-Famille, le premier établissement des six villages de l'Île avec Sainte-Pétronille, Saint-Laurent, Saint-François, Saint-Jean et Saint-Pierre.

Marie vous fait revivre quelques personnages du village dans les années '60 et rend hommage à sa mère musicienne, Denise Brown, à son père Georges-Henri, ardent défenseur du patrimoine de l'Île et propriétaire de la boulangerie Blouin, une institution bientôt centenaire à l'Île.

Le récit se poursuit sur son adolescence et sa vie adulte.

Marie a voulu ainsi laisser une « trace » à son fils, Frédéric, à sa famille et à ses proches. Elle s'inspire ainsi de la devise du Québec « Je me souviens » et nous démontre que notre enfance marque irrémédiablement notre vie.

Bonne lecture !

Claude Poulin

Avant moi

Avant moi, il y a eu mes parents. Ils se sont rencontrés par hasard dans un lieu qui ne leur était pas familier, une salle de danse. Nous sommes à la fin des années '40, début des années '50.

J'imagine leur histoire en m'inspirant des propos tenus par ma mère lorsque j'étais jeune.

Sous l'insistance de sa sœur Georgette, Denise a fait exception le soir fatidique de sa rencontre avec celui qui allait devenir mon père. Par un beau soir d'avril, elle accepte de l'accompagner pour se rendre à la populaire salle de danse de l'époque, *La feuille d'érable*, située à l'arrière du Palais Montcalm, à Québec. Il faut dire que Denise n'aimait pas particulièrement danser, même si elle était jeune et qu'elle avait toutes les raisons du monde de s'amuser. Elle était sérieuse pour ses 20 ans, préférant avant tout écouter de la musique classique et pratiquer le piano à la maison.

Mon père, Georges-Henri Blouin, avait quant à lui subi les mêmes pressions qu'elle. Ses frères Yvan, Germain et Jacques ont insisté pour qu'il les accompagne au même endroit ce soir-là. Il ne fréquentait pas les salles de danse. De tempérament plutôt solitaire, il aimait peu fêter, mais davantage que ma mère toutefois.

C'était il y a plus de 60 ans dans un Québec qui vivait des changements profonds. Georges-Henri et Denise Brown étaient un peu le reflet de leur époque, même s'ils n'acceptaient pas d'emblée les valeurs qui circulaient alors surtout au plan des relations amoureuses. L'amour pour eux comptait avant tout pour se bâtir une vie à deux. Ce qui était rare à l'époque puisque souvent les femmes profitaient du mariage pour quitter leurs parents. Elles espéraient ainsi une vie meilleure, se consacrant à leur mari et à leurs enfants.

Elles étaient donc moins autonomes sur le plan financier et sans plan de carrière précis parce que les convenances et règles de l'époque ne leur permettaient pas. En fait, les Québécoises n'étaient pas différentes des femmes de divers pays puisque, depuis toujours, les hommes avaient toujours eu la meilleure part du gâteau.

À ce chapitre, mes parents étaient quelque peu différents puisque mon père payait un salaire hebdomadaire à ma mère qui restait à la maison pour éduquer les enfants et aussi le soutenir dans son travail.

Mon père et ma mère ont vécu sous le règne de Maurice Duplessis, premier ministre du Québec durant ces années. Cette période est marquée par des idées très conservatrices. Les valeurs véhiculées se rapprochaient de celles de l'Église. Toutes nouvelles idées, même celles du droit de vote des femmes au Québec, n'étaient pas toujours les bienvenues. Il existait des différences importantes parmi la population quant au respect des convenances. Le pouvoir, sous Duplessis, a causé bien des frustrations à de nombreux citoyens; néanmoins, il faut lui reconnaître certains gains pour le Québec tels la création du drapeau, l'électrification rurale et la défense du Québec face à Ottawa.

Denise et Georges vivaient donc dans ce courant social. Ils ont défié bien des convenances en vivant leur vie de jeunes amoureux comme ils le souhaitaient. C'était aussi la période suivant la 2^e guerre mondiale (1939-1945) et le moment où toute une génération va commencer à rompre avec les traditions.

Le romantisme était donc au rendez-vous entre eux malgré « La grande noirceur » de l'époque, terme utilisé pour marquer le règne de Maurice Duplessis.

LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ...

J'imagine Denise le soir de leur rencontre. C'était le début du printemps. Les arbres sont en fleurs. L'air doux et l'atmosphère sont propices à la rêverie plus pour Denise probablement que pour Georges-Henri, plus rationnel.

Elle était de grandeur moyenne, 5 pieds 2 pouces, cheveux longs foncés, petit visage ovale et une bouche très expressive. Denise était mince et coquette. Elle devait porter une robe mi-jambe blanche à pois noirs à la Christian Dior, couturier célèbre à cette époque. Sa robe ample était complétée, à la taille, d'une large ceinture noire en cuir verni. Un sac à main noir, des bijoux assortis et des chaussures noires ou rouges, à talons aiguilles parce qu'elle était audacieuse au plan de la mode, égayaient sa tenue. Elle avait mis le temps nécessaire pour que chaque accessoire soit mis en valeur et s'harmonise avec cette robe achetée chez J.B. Laliberté qu'elle portait pour la première fois. Mon père a dû être ébloui au premier regard par tant d'élégance et de féminité. Il était sensible aux femmes bien habillées.

Ce soir-là, Georges-Henri l'a regardée droit dans les yeux, s'est approché d'elle doucement et lui a tendu la

main pour l'inviter à danser. C'était un *slow*, probablement le succès de l'époque «I love you for», du chanteur Nat King Cole, interprété par le band de la soirée. Mon père, à l'allure d'un prince charmant portait un complet noir avec une chemise blanche et la cravate assortie. Il avait fière allure. Il avait les cheveux foncés tirés vers l'arrière comme le célèbre acteur de l'époque, Clark Gable. Georges-Henri devait être bien séduisant pour cette jeune «femme de la ville» comme on les appelait dans le temps, pour marquer probablement la différence entre le milieu rural et urbain.

Son «cavalier» a dû lui murmurer des mots doux à l'oreille, la complimentant sur sa robe et sur sa belle et longue chevelure. Elle, réservée mais pas trop timide, a dû sourire et se laisser prendre par le jeu de la séduction pour lequel elle était aussi douée. Je les imagine les bras enlacés s'embrassant avec une certaine retenue sur le bout des lèvres. Secrètement, ils concluaient un pacte d'amour en sachant déjà qu'ils ne se quitteraient plus jamais. Ma mère était dotée d'une intuition assez exceptionnelle en partie parce qu'elle était très sensible. C'est à cet instant qu'elle a eu la certitude qu'il deviendrait son époux.

Ils se sont quittés enchantés de leur soirée tard dans la nuit. Denise qui était très ouverte a dû partager avec sa sœur l'histoire de son coup de foudre. Elle l'a remerciée d'avoir insisté pour l'accompagner ce soir-là. De son côté, Georges-Henri, plus rationnel et discret, s'est endormi plus heureux que d'habitude songeant déjà aux prochains rendez-vous. Il allait la rappeler.

Denise était une amoureuse et une artiste dans l'âme puisqu'elle était musicienne. Ses parents étaient fiers de ce talent et la faisaient jouer du piano chaque fois que des invités se présentaient à la maison comme la *Valse minute* de Chopin qui lui demandait beaucoup de dextérité et

mettait en valeur son talent de pianiste. Son prétendant adorait cet instrument de musique ; cela a certainement dû jouer en sa faveur.

Elle travaillait comme conseillère en mode chez J B Laliberté, sur la rue St-Joseph, à Québec. Elle s'y rendait à pied ou en tramway. Elle rêvait de devenir une mère et une femme accomplie auprès de son époux. Elle a d'ailleurs soutenu mon père, par la suite, dans ses différents projets tout au long de sa vie. Il en sera question dans le prochain chapitre intitulé *Mon village*.

Elle recherchait un homme de type protecteur et pour qui elle ressentirait de la fierté. C'est ce que mon père lui offrait. Déjà, ils partageaient une passion commune, la musique. Ma mère devait être heureuse de lui dire qu'elle savait jouer du piano. C'est son frère Fernand qui lui avait payé 10 ans de cours dès son plus jeune âge. Elle lui en a été très reconnaissante même parvenu au stade avancé de sa vie. Mon père, plus tard, se fera aussi une fierté de la voir jouer pour lui au salon de notre maison.

Mon père chantait dans les chorales de Sainte-Famille. Un ami, Réal, l'avait initié à la musique classique. Il partageait avec lui cette passion. Il aimait également lire et s'intéressait aux arts en général.

Ma mère a dû être conquise par cet homme cultivé qui avait beaucoup d'ambition. Il voulait diriger son entreprise. Mon grand-père, Léger, fonda la boulangerie en 1917 qui allait devenir celle de mon père. Elle a maintenant près de 100 ans.

Denise s'est montrée intéressée par ce projet qui allait devenir le centre de leur vie. Elle s'y est engagée par devoir et parce qu'elle aimait cet homme qui allait devenir le père de ses 5 enfants. Elle en aurait voulu plus... mais sa santé fragile ne lui a pas permis de concrétiser son rêve.

Elle idéalisait beaucoup son rôle de mère et de femme au foyer. Elle s'y est sentie heureuse et accomplie. Ils ont toujours pris soin de leur couple, se permettant, ici et là, de petites escapades la fin de semaine dans des régions pittoresques près de Québec, Charlevoix, l'Estrie, etc. Plus tard, ils voyageront beaucoup dans divers pays. Mon père était très curieux. Il avait une soif d'apprendre et de découvrir le monde. Ils avaient tant de points en commun et leurs personnalités complémentaires les rapprochaient tout autant.

Mon père était beau, jeune et très courtois avec les femmes. Il savait s'y prendre pour séduire ma mère. Elle s'est laissée envoûtée par son regard perçant et brillant. Il s'est laissé charmé par sa jeunesse (elle avait 7 ans de moins que lui), sa douceur, sa candeur et son côté espiègle qui rendaient la fréquentation plus agréable. Ils se sont aimés pour la vie. Ils deviendront un modèle pour nous tous, ses enfants.

LE TEMPS DES FRÉQUENTATIONS

Denise et Georges se sont fréquentés pendant quelques années avant de se marier. Elle demeurait au 200 rue Durocher (la maison a été détruite depuis) dans la défunte paroisse Notre-Dame-de-Grâce fusionnée en 1990 au quartier Saint-Sauveur à Québec. Ce secteur de la basse-ville était très peuplé puisque, dans les années '40 et '50, 40 000 personnes y vivaient. C'était l'époque de l'après-guerre et le début de l'émergence des commerces de grande surface comme le magasin Pollack de la rue Saint-Joseph. Le quartier était très animé. Tout était à proximité tant au plan des loisirs que des services. Tout le monde se parlait. Le sentiment d'appartenance à son quartier était très fort dans les années où ma mère y a vécu. Elle ne

faisait pas exception à cette règle, étant citadine dans l'âme. Cette vie contrastait avec celle que mon père voulait lui offrir puisqu'il provenait d'un milieu rural marqué par l'agriculture et dans une moindre mesure, le tourisme. Les paysages enchanteurs, la vue sur le fleuve St-Laurent, la tranquillité de la campagne, tout cela plaisait beaucoup à mon père. Il était convaincu que ma mère s'y plairait.

Georges-Henri aimait beaucoup son île. Il y était très attaché et s'impliquera beaucoup dans de nombreux projets et causes dans la paroisse de Sainte-Famille tout au long de son existence. C'était un bâtisseur.

La mère de Denise, Nativa Brown, aimait bien mon père. C'était un bon « parti » pour ma mère pensait-elle. Ses parents étaient épiciers à Sainte-Famille, à l'Île d'Orléans. Son père, Léger Blouin, avait aussi ouvert une petite boulangerie à l'arrière de l'épicerie. C'est là qu'il a appris son métier de boulanger qu'il adorait. Il en était très fier. Il avait le souci constant de parfaire ses connaissances. (Georges-Henri a même décroché plus tard un diplôme technique en boulangerie après 7 ans de cours par correspondance. Que de patience pour atteindre ses objectifs ! Il en était doté très certainement).

Mon père voulait plus qu'une rencontre d'un soir avec ma mère. Pour lui, le mariage était la consécration d'une vie. Il souhaitait aussi bâtir une boulangerie plus moderne près de l'épicerie. Chose qu'il fit peu après son mariage.

Denise l'a donc suivi dans sa paroisse natale, à Sainte-Famille, à l'Île d'Orléans. À l'époque, l'expression *Qui prend mari, prends pays*, prenait tout son sens et ma mère partageait cette valeur. De la ville à la campagne, l'adaptation n'a pas été facile pour cette urbaine qui appréciait

tant le rythme de la ville et ses divertissements. Mais, il y avait mon père et l'amour était plus fort que tout.

Ils se sont mariés le 25 mai 1953 à l'Église Notre-Dame-de-Grâce (détruite en 2012), dans le quartier Saint-Sauveur, à Québec. Mon père avait 29 ans et ma mère 22 ans. Ils ont eu cinq enfants dont je suis l'aînée. Je suis née le 7 août 1954.

Mon village

*J*e suis née dans le petit village de Sainte-Famille; une paroisse fondée en 1661. C'est la plus ancienne municipalité de l'Île d'Orléans; près de 900 habitants y vivent. Même s'il a des airs de famille avec ceux de Saint-Pierre, Saint-François ou de Saint-Jean, à mes yeux, mon village est le plus beau.

À partir du Pont de l'Île, la paroisse de Sainte-Famille est située juste après celle de Saint-Pierre. La route qui mène à mon village longe le fleuve Saint-Laurent. Des terres agricoles et des maisons, souvent ancestrales, agrémentent ce parcours; ma paroisse partage d'ailleurs avec son autre voisine, Saint-François, la plus grande concentration de maisons datant du Régime français. La vue sur les Laurentides et la Chute Montmorency offre un spectacle magnifique et, au printemps, les vergers en fleurs lui donnent un air romantique.

Mon village a conservé le charme de la campagne depuis que je l'ai quitté il y a maintenant 35 ans, même si bien des choses ont changé. Les commerces de ma jeunesse ont disparu faisant place, selon la saison, à des espaces commerciaux où des agriculteurs tout souriants vendent aux touristes des fruits ou des légumes, le long du chemin Royal. Certains producteurs invitent aussi à vivre en famille le plaisir de l'autocueillette des pommes, des fraises

et des framboises. De nouvelles maisons sont apparues, d'autres ont subi des cures de rajeunissement et ont conservé parfois, leur style d'autrefois. Cette « modernisation » n'a pas freiné la beauté du paysage. En m'y promenant, j'ai l'impression d'être en vacances.

En descendant la petite côte qui mène au cœur du village, se trouve toujours la vieille chapelle de procession classée monument historique. Le point de vue sur le fleuve est superbe à cette hauteur. Lors de certains couchers de soleil, le fleuve s'illumine d'un rose très pâle et de bleu velouté.

La chapelle servait à l'époque pour des célébrations religieuses telle la procession de la Fête-Dieu. Symbole de la foi des paroissiens, on la célébrait toujours 60 jours après Pâques. Avant la cérémonie, on nettoyait les abords du village. Le jour venu, les cloches sonnaient et invitaient les gens au rassemblement. C'était très théâtral et spectaculaire comme office religieux. La procession avait lieu le soir venu et les gens revêtaient leurs plus beaux habits. Le curé portait l'ostensoir et était vêtu d'une chape dorée. Il se dirigeait à pied vers la petite chapelle non loin de l'église de Sainte-Famille. Un cortège de paroissiens le suivait en récitant des prières. Tous chantaient à pleine voix l'*Ave Maria* et d'autres cantiques religieux ; le célèbre peintre Jean-Paul Lemieux a d'ailleurs immortalisé la scène, en 1944, dans l'un de ses tableaux intitulé *La Fête-Dieu à Québec*.

Après 1950, cette pratique de la procession de la Fête-Dieu qui avait débuté au XVIII^e siècle un peu partout au Québec, s'estompa graduellement et la chapelle fut abandonnée. Conscient de la valeur de ce patrimoine, mon père a alors pris en charge sa restauration. Il a passé de nombreuses années à rénover et à entretenir la petite chapelle. Il en prenait bien soin, la traitant aux petits

oignons pour qu'elle retrouve et conserve son charme d'antan. Chaque fois que je l'aperçois, je pense à lui et à tous les efforts qu'il y a mis pendant la saison estivale pour qu'elle retrouve sa splendeur d'autrefois, la décapant et la peignant régulièrement. Grâce à son intervention soutenue, Sainte-Famille a conservé un de ces plus beaux monuments historiques. J'en suis particulièrement fier.

S'il n'avait pas été ravagé par les flammes en 1687, le premier couvent de Sainte-Famille aurait probablement obtenu lui aussi le statut de bâtiment historique. Il était situé près du presbytère. Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, a d'ailleurs visité les sœurs de cette congrégation, à deux reprises, à ce couvent avant qu'il soit ravagé par un incendie. Elle y a rédigé le règlement disciplinaire de la communauté religieuse, de même que son périlleux voyage la menant de Montréal à Québec, puis à Sainte-Famille.

C'est maintenant de l'autre côté du chemin Royal que se trouve l'actuel couvent de Sainte-Famille, classé monument historique. Il a été construit en 1940. Il était dirigé par des religieuses de la Congrégation Notre-Dame et a déjà abrité un pensionnat; une douzaine de sœurs y ont habité jusqu'à ce que le ministre de l'Éducation, M. Paul Gérin-Lajoie, introduise la laïcité dans les écoles pendant la Révolution tranquille des années soixante.

Ce sont les sœurs de cette congrégation qui m'ont enseigné durant cette période. Je garde un agréable souvenir de Mère Ste-Camille, Mère Ste-Hélène et Mère Ste-Dolorès, les avant-dernières sœurs du village. Elles venaient souvent à la maison la fin de semaine pour échanger d'éducation avec mes parents. Mon père était alors président de la Commission Scolaire de Sainte-Famille. Comme d'autres présidents à l'époque, il avait bien du pouvoir sur les affaires de l'école. Les gens le

respectaient et le craignaient même parfois. Pendant quelques années, il a occupé avec joie cette fonction puis, un jour, il a dû démissionner car certains parents d'élèves qui devaient être expulsés le menaçaient de ne plus prendre leur pain à sa boulangerie, s'il appuyait la décision de l'école. Ne voulant pas que son commerce en souffre, il s'est résigné à partir.

Au début des années '80, on ne comptait plus que sept religieuses. Elles habitaient une maison louée un peu plus loin en dehors du village. Puis, graduellement, toujours dans ces mêmes années, elles ont quitté définitivement Sainte-Famille.

Le couvent à l'époque n'était jamais très loin du presbytère et pour cause, le prêtre et les sœurs se côtoyaient souvent, la foi les réunissant dans les offices religieux. Le presbytère était le lieu de rendez-vous de bien des paroissiens. Il a longtemps joué un rôle de premier plan pour ceux et celles qui venaient se confier au curé pour régler leurs problèmes matrimoniaux ou familiaux ou lui faire part de bonnes nouvelles comme une naissance ou un mariage prochain. Le presbytère de Sainte-Famille a toujours conservé son charme d'autrefois mais sa vocation a bien changé depuis.

C'était un endroit aussi beau à l'extérieur qu'à l'intérieur avec son majestueux escalier de bois, à l'entrée, et ses nombreuses pièces et chambres pour les invités, les curés en visite dans la paroisse. La lumière naturelle envahissait l'espace du haut grâce à son puits de lumière et sa vaste fenestration illuminant du même coup le quotidien des résidents. Je me souviens y être allée quelquefois. J'ai toujours été impressionnée par la beauté des lieux. Pendant longtemps, le curé Veilleux de mon enfance l'a habité seul. Je l'appréciais beaucoup. Il était moderne et jeune d'esprit. Il aimait bien parler avec les

enfants, et nous taquiner. C'est lui qui venait nous donner les cours de religion à l'école.

Je me suis confessée à ce curé à quelques reprises dans mon enfance. Lorsque j'entrais dans le confessionnal, où nous étions supposés être anonymes, le prêtre me reconnaissait dans cette pénombre que je croyais plus sombre qu'elle n'était en réalité. Cela m'intimidait. Il me disait « Ah! C'est la p'tite Marie! » juste avant la confession. Cette familiarité me troublait un peu parce que je devais lui livrer mes péchés. Souvent, pour ne pas le décevoir, j'en inventais. Comme Pénitence, il me demandait de faire quelques prières, deux *Je vous salue Marie*. Je m'empressais de les faire sitôt sortie du confessionnal pour obtenir le pardon du bon Dieu le plus rapidement possible...

Il est l'un des derniers prêtres à avoir occupé ce presbytère; il est resté longtemps inoccupé avant de devenir un centre d'histoire et de généalogie.

MON PÈRE, UN VISIONNAIRE

Je me souviens de l'enthousiasme de mon père et des autres fondateurs, Pascal Poulin et le curé Bertrand Fournier lorsqu'ils ont mis sur pied la Fondation François-Lamy en 1978. Elle porte le nom du premier curé de l'Île venu s'établir à Sainte-Famille dans les années 1600; sa mission est de préserver et de mettre en valeur le patrimoine, non pas seulement de Sainte-Famille, mais aussi de l'Île d'Orléans.

Chaque fois que la Fondation structurait un nouveau projet pour enrichir sa vocation, tant l'acquisition de la Maison Drouin (1997), la Maison de nos Aïeux (1998)

que le Parc des Ancêtres (2001), mon père était des plus fébriles et heureux.

À la maison, mon père parlait souvent de cette vieille maison qui était située au bout de la paroisse, tout près de Saint-François. C'était l'une des plus anciennes maisons de l'Île, datant de plus de 300 ans. Il était attristé de la voir abandonner puisqu'elle regorgeait de trésors à l'intérieur. Il avait connu les derniers occupants qui l'avaient habitée jusqu'en 1984, la famille Drouin, du nom de la maison. Mon père me racontait avoir vu cette famille vivre jusqu'à la fin avec les moyens rudimentaires de l'époque. Aucune rénovation n'avait été effectuée pour la moderniser. Conscient de sa valeur patrimoniale, la Fondation François-Lamy l'a achetée puis, elle a été rénovée. Cette maison est non seulement historique mais unique dans le sens où on y trouve un vieux four à pain à l'intérieur. Ces fours se retrouvaient généralement à l'extérieur de la maison de nos ancêtres.

Ouverte au grand public l'été, il est possible de visiter la Maison Drouin et ainsi de voir comment nos ancêtres vivaient. J'ai déjà vu mon père, boulanger à la retraite, se faire une joie de faire renaître certains dimanches, le vieux four et d'y fabriquer du pain à plus de 30 degrés en été, pendant de longues heures. Les touristes étaient ébahis par l'énergie de cet homme qui avait plus de 75 ans dans le temps et de la saveur de ce pain purement artisanal fabriqué avec tout son amour, à l'image du slogan des produits de sa boulangerie auquel il a consacré sa vie professionnelle.

C'est toutefois, la Maison de nos aïeux qui représente mon souvenir le plus précieux et le plus attendrissant. Ma mère et mon père y ont tellement passé de temps, chaque été, à donner des renseignements aux touristes sur leur origine et les familles souches de l'Île. Mon père avait le

souci d'y être présent le plus souvent possible. Il s'occupait de tout, de concevoir des thèmes d'exposition, d'acheter des livres pour les mettre en vente aux touristes à la recherche de leurs origines et aussi du recrutement des bénévoles. Il gérait également les horaires et offrait même aux bénévoles le transport aller-retour à leur maison. Ma mère, de son côté, avait à cœur de faire de cet endroit un lieu attrayant pour le public en mettant à profit ses talents de décoratrice.

On peut dire que le bénévolat collait bien à la peau de mes parents, surtout de mon père. Il ne comptait jamais son temps et était toujours soutenu par ma mère dans tous ses projets. J'ai en mémoire la belle exposition de vieilles photographies des scènes et de gens de Sainte-Famille et aussi celle portant sur l'histoire des costumes des congrégations religieuses au Québec, illustrés par des poupées. Mes parents ont aussi confectionné un magnifique herbier des différentes plantes de l'Île d'Orléans. Mon père allait les cueillir près du quai à Sainte-Famille, les faisait sécher et identifiait chaque espèce à l'aide d'une encyclopédie (Internet n'existait pas encore). Que de plaisir, de patience et de minutie ils y ont mis pour le réaliser. Pendant longtemps, cet herbier a été exposé à la Maison de nos Aïeux.

Mon père et ma mère aimaient beaucoup recevoir les touristes l'été et répondre à leurs questions. J'allais souvent les voir le samedi, juste pour être avec eux. Parfois, dans des périodes plus calmes, lorsque la température s'y prêtait, ils s'assoiaient sur le banc sur la galerie avant du presbytère. Cette scène demeure gravée dans ma mémoire. Je les vois encore assis tout près l'un de l'autre, bien tranquilles attendant avec optimisme des visiteurs, parfois peu nombreux en début de saison. Je revois la fierté de mon père d'être aux côtés de ma mère, toujours bien mise et

très coquette. J'éprouve toujours une grande nostalgie en revoyant ce banc vide à chacune de mes visites à l'Île, signe pour moi d'un beau moment de leur existence.

Du temps où mon père s'investissait pleinement auprès de la Fondation François-Lamy, un projet n'attendait pas l'autre. Il voyait autour du presbytère le potentiel immense du terrain. Pour lui, c'était une occasion exceptionnelle de le mettre en valeur surtout avec sa vue spectaculaire sur le fleuve. Pourquoi ne pas l'ouvrir au public très nombreux l'été à faire le tour de l'Île ? Chose dite, chose faite. Mon père était un homme d'action, comme l'est le maire actuel, Jean-Pierre Turcotte, qui a réussi l'exploit d'obtenir une subvention du gouvernement fédéral en l'an 2000 pour concrétiser ce projet.

En l'aménageant adéquatement, ce lieu est devenu le Parc des Ancêtres. Le rêve de mon père s'est réalisé et maintenant tous les visiteurs peuvent s'y promener, y flâner, pique-niquer, voir les pierres commémoratives des familles-souches de l'Île, admirer la végétation et les fleurs, la magnifique sculpture de Guy Bell, ferronnier d'art, à l'entrée du parc, ainsi que le magnifique paysage donnant une vue sur le fleuve. Lorsque je visite ma sœur Nicole qui habite encore la maison familiale pas très loin de là, nous nous y rendons à pied avec nos petits chiens Bobinette et Rambo en nous remémorant des souvenirs de jeunesse.

À la magnifique église fondée en 1742 juste à côté, j'y ai reçu tous les sacrements dont le baptême et le mariage. Cette église a été classée monument historique en 1980. L'église de Sainte-Famille est remarquable pour son architecture, ses clochers, ses statues représentant la sainte Famille élargie avec Sainte Anne et Saint Joachim et, à l'intérieur, ses toiles peintes par François Baillargé, entre autres. Mes parents ont débuté leur engagement à la

sacristie de cette église. C'est là qu'ils ont façonné les bases de ce qui allait devenir plus tard la Maison de nos Aïeux.

Mon père était toujours à la recherche d'information sur les origines de nos ancêtres et sur l'histoire de l'Île. Il lisait beaucoup et se documentait continuellement sur ce sujet partageant le fruit de ses découvertes à ma mère. Je me souviens du soin qu'ils ont pris à monter notamment l'exposition d'objets religieux de l'église de Sainte-Famille et du plaisir qu'ils avaient à donner différentes informations sur l'origine des ancêtres aux visiteurs. Je les observais et j'étais fier d'eux. À l'arrière de cette église, au cimetière, reposent en paix mes grands-parents, mes parents, quelques oncles et mon frère Serge.

Il y a plus d'une dizaine d'années, après le souper en famille le dimanche, en compagnie de mes parents, nous nous rendions souvent, à pied, à ce cimetière, pas pour nous recueillir sur les tombes des défunts mais pour contempler, non loin de là, le magnifique jardin de mon père. Pour l'atteindre, nous passions par le champ de pommiers à l'arrière de la maison. C'était bon de sentir l'odeur des pommes et de les croquer à pleines dents ; elles étaient juteuses et succulentes et rendaient le parcours avec mes frères et sœurs encore plus agréable.

Mon père ne reculait devant rien pour entretenir soigneusement son jardin, même sous grande canicule. Souvent, nous repartions avec un sac rempli de salades, de fèves jaunes et de tomates. Je m'empressais de les consommer durant la semaine pour en apprécier toute leur saveur. Je savais de plus que mon père vérifierait si je les avais consommés à temps. Je ne voulais pas le décevoir, surtout pour qu'il m'en donne encore.

CEUX ET CELLES QUI ONT DONNÉ LE TON AU VILLAGE

L'âme et la vitalité du village de Sainte-Famille, on les doit à toutes les personnes qui lui ont donné le ton : le docteur, le forgeron, le boucher, l'épicier, le boulanger, le mécanicien et tous les autres...

Mon insouciance de jeunesse dans les années '60-70 m'empêchait d'apprécier le contact très personnalisé du docteur et de tous ces entrepreneurs. Ils nous appelaient tous par nos prénoms. Nous étions plus que des numéros pour eux. Dans mon cas, j'étais la fille de Georges-Henri comme Guylaine était la fille de Maurice, et ainsi de suite. Ils connaissaient toutes les familles du village et souvent les prénoms de chacun des enfants. Ces hommes et ces femmes ont fait partie de mon enfance. Ils méritent toute mon admiration pour leur dévouement. Plusieurs d'entre eux, comme leur commerce d'ailleurs, ont disparu.

Après le curé, le docteur, Robert Gaulin était un personnage important du village. Il était toujours disponible pour ses patients à toute heure du jour et de la nuit. Il accouchait les femmes autrefois à la maison et soignait tous nos bobos. Je me suis fait dire par mon oncle Alex, qu'à la demande de ma grand-mère, il lui avait enlevé à froid toutes ses dents. Il se souvient encore du mal de sa mère. Le docteur Gaulin était un homme peu bavard, peu souriant, consciencieux et assez discret. Il habitait dans une belle et grande maison avec sa conjointe qu'on appelait, et qui tenait à se faire appeler, « Madame docteur ». Ils avaient des enfants. Outre son travail très exigeant, le docteur prenait grand soin de son terrain toujours très bien aménagé en toute saison ; cela semblait être son passe-temps favori.

La forge de Alphonse-Marie Prémont a connu ses heures de gloire au moment où les chevaux jouaient un rôle majeur pour les paroissiens, soit au champ ou comme moyen de transport. Au village, certains l'appelaient affectueusement *Queue de fer*, en lien avec son métier de forgeron. Il le savait et l'assumait. Je l'ai connu sous ce pseudonyme. J'ignorais dans le temps son vrai nom.

C'est lui qui ferrait les sabots des chevaux, réparait les carrioles et les banos (style de remorque) ainsi que tout objet requérant sa spécialité. Il travaillait fort et offrait des services de bonne qualité aux paroissiens. Il était apprécié de tous.

C'était aussi le « père Ovide » de la place. Il n'avait pas son pareil pour bavasser tout ce qui se passait et se disait au village. *Queue de fer* bénéficiait d'une grande crédibilité. Il avait beaucoup de pouvoir sur les gens et les distraitait probablement avec tous ses racontars. Mon père d'ailleurs, en avait beaucoup confiance. Il avait de la chance car mon père se méfiait souvent des paroles des autres, sauf de *Queue de fer*. Ce n'était pas un homme des plus sympathiques. Il avait mauvais caractère et était très indépendant, n'hésitant pas à renvoyer de sa forge quiconque l'accusait du prix trop élevé ou se plaignait de la qualité de ses travaux. Malgré tout, la forge était quand même un endroit populaire, autant que le magasin général ; c'était un autre lieu de rendez-vous pour les paroissiens. Elle est toujours là, intacte avec tout le matériel de l'époque mais elle n'est plus accessible au public.

La Boucherie d'Ubalde Prémont, juste à côté, était aussi bien appréciée des paroissiens. C'était une entreprise familiale, renommée pour l'excellente qualité de sa viande et de ses produits faits maison, toujours présentés avec un certain raffinement près de la porte d'entrée du commerce. Félix Leclerc, semble-t-il, s'y approvisionnait

régulièrement. Je me faisais une joie de m'y rendre, à la demande de ma mère, pour acheter l'excellente saucisse dont toute la famille raffolait. C'était un endroit accueillant toujours extrêmement propre. Les bouchers étaient gentils. Même si nous étions de jeunes enfants, ils échangeaient avec nous et prenaient de nos nouvelles. Ils semblaient heureux de faire ce métier. Ils étaient toujours souriants. La boucherie s'est perpétuée de père en fils pendant longtemps. Une microbrasserie occupe les lieux actuellement.

Mon coup de cœur au village revient toutefois à mes grands-parents, Léger Blouin et Germaine Faucher, pour avoir fondé deux commerces, un magasin général et une boulangerie. Ils avaient vraiment la fibre entrepreneuriale et ont donné aussi le ton à mon village. Leur commerce principal, le magasin, était situé juste en face de celui d'Ernest Létourneau, un compétiteur à l'époque.

À ses origines le salon de la maison de mes grands-parents avait été converti en magasin général. On y trouvait de tout : de la moulée pour les animaux, de la nourriture pour les insulaires, des vêtements chics et d'autres pour la ferme. Plus tard, mes grands-parents ont créé un espace distinct pour le magasin et le salon de la maison est redevenu une pièce comme les autres.

L'épouse de mon grand-père, Germaine, était une femme assez avant-gardiste pour l'époque, c'était une féministe avant-l'heure. C'est elle surtout qui tenait le commerce pendant que son époux, Léger, livrait les commandes d'épicerie et le pain aux paroissiens avec mon père et certains de ses frères dont Yvan et Maurice.

Ma grand-mère passait beaucoup de temps au magasin général et savait bien s'organiser pour que sa famille, ses 12 enfants, ne manque de rien pendant qu'elle travaillait.

Elle avait embauché une bonne qui voyait à tout, l'entretien de la maison et le soin des enfants. Germaine portait d'ailleurs bien son nom puisque c'était, non seulement une femme d'affaires, mais une personne déterminée, voire même autoritaire, selon ses descendants. Une femme qui en menait large.

Ma grand-mère ne reculait devant rien, en affaires comme dans la vie de tous les jours, pour mener à terme ses idées comme celle par exemple de faire coïncider les dates de naissance de ses enfants à celles des jours fériés. J'ai appris dernièrement que c'était une pratique courante chez certaines femmes très catholiques du temps de ma grand-mère. En parcourant le livre du célèbre père Benoît Lacroix *Rumeurs à l'aube* (2015), il évoque le cas de sa mère qui croyait, qu'en donnant le nom de saint aux nouveaux-nés, ils seraient protégés toute leur vie par leur saint patron, connu ou non.

Que ce soit pour cette raison ou pour une autre, ma grand-mère a mis cette croyance en application allant même jusqu'à pousser l'audace d'avancer ou de reculer de quelques jours leurs dates de naissance. Ainsi, trois d'entre eux, au moins, ont longtemps célébré leur anniversaire, le jour de la Toussaint, de la Fête de Sainte Anne et de la *Fête du travail* pour mon père. Ils apprendront plus tard le « stratagème » de ma grand-mère lors de démarches officielles comme des demandes de passeport et de baptistère. En fait, ma grand-mère était une femme originale et je l'aimais bien.

Elle était fière de ses garçons et de sa fille unique, Claudette. Elle en parlait souvent. Chaque fois que je lui rendais visite, j'avais leurs photos sous les yeux de même que celles de leurs enfants, bien disposées, par ordre de préférence, sur son piano. Ma photo était au centre, donc, j'avais une importance moyenne à ses yeux. Elle m'appelait

affectueusement « Mérie » les lèvres pincées, au lieu de Marie. Elle mordait dans le « é » en prononçant mon nom, une sorte d'attachement peut-être. Et, comme je lui faisais penser à sa fille, je suppose qu'elle m'aimait bien, même si je n'étais pas aux premiers rangs sur son piano.

Elle a vécu assez longtemps pour que je la connaisse et remarque sa forte personnalité. Elle est morte à 91 ans. Je l'ai vue entretenir seule le grand terrain de sa maison située juste à côté du magasin puisque son époux, Léger est décédé tôt, à l'âge de 61 ans en 1962. L'été, elle s'occupait de jardiner, de prendre soin de son allée de belles pivoines et de tulipes, et l'hiver, de débayer son entrée. Elle a tout fait elle-même jusqu'à un âge assez avancé. Elle était forte et ne craignait pas l'effort. Mon père a hérité de cette génétique, comme d'autres membres de sa famille d'ailleurs.

Le magasin de mes grands-parents était le lieu de rassemblement de la communauté. Non seulement les villageois y faisaient leurs emplettes, mais ils en profitaient pour jaser, avoir des nouvelles de la paroisse et même, s'ils en avaient envie, jouer une bonne partie de cartes (au Charlemagne) sur une table spécialement aménagée pour eux dans le coin du magasin. On y apprenait des nouvelles des plus croustillantes, divertissant du même coup les gens de la campagne dont le rythme de vie était souvent plus tranquille.

Je n'ai pas connu cette période mais plutôt celle où l'un des frères de mon père, Maurice en a été propriétaire avec sa conjointe, Thérèse, pendant 28 ans (1962 à 1990). C'était un homme d'affaire redoutable. Mon oncle a d'ailleurs été le premier commerçant de l'île à obtenir un permis de vente de boissons alcoolisées. Je m'explique un peu mieux aujourd'hui pourquoi son magasin était si achalandé les fins de semaine. L'alcool a toujours été une

bien bonne amie pour ceux qui s'ennuyaient et, une autre façon de se divertir et de s'amuser.

À mon tour, durant ma jeunesse, ce magasin m'offrait l'occasion d'échanger cette fois avec des touristes. Ces rencontres occasionnelles étaient agréables et stimulantes et me faisaient voir la vie avec d'autres yeux.

De ce magasin, je me souviens de la bonne humeur qui y régnait et du goût particulier de feu tante Thérèse pour ses beurrées de moutarde au pain blanc. Elle m'en offrait parfois lorsque je passais au magasin. Cette attention me touchait.

Ma tante était une femme sensible. Elle était proche de ma mère, c'était aussi sa voisine. Elles avaient élevé leurs enfants ensemble dans le village, étaient pratiquement du même âge et partageaient les mêmes valeurs. Elles avaient échangé parfois des confidences, des joies et des peines. La mort de maman l'a touchée à deux reprises, à ses funérailles et, lorsqu'elle a vu de sa fenêtre, le piano sortir de la maison, peu de temps après. Tante Thérèse a alors versé une larme en disant, au revoir, une dernière fois à sa complice. Elle l'avait entendue si souvent et si longtemps jouer notamment Chopin, un de ses compositeurs favoris. À coup sûr lorsque les fenêtres de leurs maisons étaient ouvertes l'été. Heureusement, le piano a connu un sort favorable : il est allé rejoindre un autre foyer, celui de ma sœur Johanne, musicienne comme ma mère.

La première boulangerie à Sainte-Famille a été fondée par mon grand-père, Léger Blouin, en 1917. Elle était située juste à l'arrière du magasin général dans un bâtiment tout en bois. Elle disposait d'un four chauffé au bois pour cuire le pain de ménage et les fameuses brioches à la cannelle, si populaires encore aujourd'hui. Mon grand-père faisait la livraison aux paroissiens avec une voiture

tirée par un cheval identifiée à son nom, c'était sa marque de commerce. Les pains étaient empilés, sans emballage, dans cette voiture recouverte en cas de mauvais temps et pour aider à la conservation du pain. Mon père l'aidait à la boulangerie et l'accompagnait dans ses livraisons. Son père lui a appris son métier de même que certains citoyens de Sainte-Famille qui possédaient une certaine expérience dans la fabrication du pain.

Comme il avait été convenu dans sa jeunesse, mon père hérita de la boulangerie de son père. Il l'a exploité peu de temps mais assez longtemps pour se rendre compte qu'il avait le sens des affaires et les qualités nécessaires pour devenir un bon entrepreneur, par sa volonté, sa motivation, sa constance et sa créativité.

En 1962, il fit construire une boulangerie, plus moderne, de l'autre côté du chemin Royal. Ainsi est née la boulangerie qui porte encore son nom, Georges-Henri Blouin. En remontant à ses origines de fondation en 1917, elle aura 100 ans en 2017. C'est tout un exploit! Rares sont les entreprises qui comptent autant d'années d'existence au Québec ou au Canada. Elle est toujours située à côté de notre maison familiale, donnée par mon grand-père, en cadeau de nocces à mes parents.

Pendant 22 ans, j'ai eu la chance de sentir l'odeur du pain fraîchement sorti du four et, surtout, d'y goûter tout chaud. Ma sœur Nicole a pris la relève de la boulangerie de mon père pendant de nombreuses années. Elle habite toujours la maison où j'ai grandi. Le commerce a toutefois été vendu à un entrepreneur qui a conservé le même nom.

Georges-Henri y a travaillé passionnément jusqu'à l'âge de 60 ans. Sans relâche, je l'ai vu faire ses levains le soir dans sa grande et longue huche, rouler ses miches de pain le lendemain, sortir son pain du four à la sueur de son

front (et l'image est très réaliste), faire des brioches, des chaussons aux pommes et d'autres pâtisseries, répondre au téléphone pour les commandes, réparer et entretenir l'équipement de la boulangerie, etc. C'était un travail très difficile surtout l'été sans air climatisé. Jamais, il ne s'est plaint de la chaleur excessive même si c'était insupportable, lorsque les portes du four s'ouvraient pour en retirer les pains l'été, à 30 degrés. Heureusement, généralement après le dîner, il faisait une petite sieste pour récupérer un peu avant de reprendre le boulot.

Mon père était très soucieux d'améliorer ses produits et constamment à l'affût de nouvelles recettes pour fidéliser ses clients et en séduire de nouveaux. Il requerrait parfois les services d'instructeurs, venus d'autres provinces, pour lui apprendre les nouvelles techniques et tendances entourant les produits de la boulangerie. Ces instructeurs séjournaient alors à la maison.

Avec le temps, il n'hésitait pas à créer de nouvelles formes et saveurs de pain en leur donnant des noms significatifs, comme le pain Denyse en l'honneur de ma mère et le pain de sole Nicole qui n'existe plus sous ce nom aujourd'hui, assurément parce qu'elle lui prêtait main forte à son commerce.

Il aimait aussi l'autre volet de son métier, la sollicitation de clients. Une fois par semaine, de longues années durant, même à la retraite, il rencontrait des dirigeants de restaurants, de marchés d'alimentation, de résidences pour personnes âgées, etc. Sans relâche, malgré des refus, il persistait et sa persévérance finissait par le récompenser ; sa détermination les séduisait. Il revenait alors à la maison tout content et fier d'avoir conquis de nouveaux clients.

Rarement j'ai vu mon père se décourager pour quoi que ce soit. Dans son esprit, il y avait toujours une solution.

Il réfléchissait et prenait bien souvent la bonne décision, surtout concernant son travail. Il était fier de ses produits même s'il est arrivé à quelques rares occasions de se faire critiquer par certains clients. Je me souviens de l'histoire entourant le restaurant Bouvier, à Québec. Il avait raconté à ma mère que le chef de ce restaurant le menaçait de ne plus acheter son pain parce que ses toasts brûlaient. Il attribuait son problème au pain de mon père. Piqué au vif par cette plainte, il s'est empressé de lui dire à plusieurs reprises, d'ajuster ses grille-pain en conséquence. Le cuisinier ignorait ses conseils. Mon père a donc pris les grands moyens. Un dimanche matin, il s'est rendu au restaurant Le Bouvier pour faire rôtir le pain avec les grille-pains qu'il avait soigneusement réglés. Le chef et les clients étaient très satisfaits. Mon père ne reculait devant rien pour vendre ses produits et prouver leur valeur. Cette fois-là, il avait gagné son pari !

Que de fierté il éprouvait lorsque Félix Leclerc commandait son pain par téléphone avec sa voix chantante. J'ai vu à quelques reprises Félix venir chercher ses provisions et remettre, à l'occasion à mon père, un de ses plus récents livres. Mon père éprouvait beaucoup d'admiration pour ce grand artiste québécois.

Georges-Henri était un homme à tout faire dans sa boulangerie allant même, la fin de semaine, pour gagner du temps sur ses jours de travail, jusqu'à débosser des tôles, une à une, au marteau, pour leur rendre un peu de leur lustre et surtout pouvoir les utiliser plus longtemps. Que de ténacité ! Je le regardais faire et j'étais impressionnée par tant de patience et de dévouement.

J'ai travaillé jeune, un peu en soirée et les fins de semaine, à la boulangerie, moins toutefois que mes frères et sœurs. La plus belle image que j'en conserve est celle où je faisais cuire des beignes dans un chaudron en fonte

noire rempli de graisse brûlante sur un petit poêle au gaz. Je les fourrais de crème jusqu'à ce qu'ils éclatent et j'en dévorais souvent plus d'un en fin de journée. C'était savoureux. Hélas ! Je n'ai jamais retrouvé cette saveur depuis. J'ai hérité de cette passion à confectionner toutes sortes de pâtisseries.

Par contre, ma moins belle expérience à la boulangerie demeure celle où je devais trancher du pain à l'aide d'une trancheuse automatique, pendant les vacances l'été. C'était une longue opération de transformation. Il fallait emballer chaque pain individuellement avec du papier ciré. Juste de voir la centaine de pains sandwichs empilés devant moi dans ce « rack » de bois me décourageait. Je les voyais là bien alignés par mon père attendant juste leur tour pour être enveloppés, collés avec de la cire aux deux extrémités à l'aide d'une machine spéciale, une « colleuse », dans notre langage. En plus, il fallait attendre quelques minutes pour que la cire sèche avant de les remettre sur un autre « rack », prêts à vendre. Le pire était d'emballer les pains de sole, plus petits et plus difficiles à manier. C'était tout un art ! J'ai mis du temps à réussir cette tâche au goût de mon père, il va sans dire. J'avais environ 13 ans.

Par la suite, pour réaliser ce travail, mon père a embauché C, un homme de St-François, qui avait un léger handicap intellectuel. Et là, avec lui, nos soirées ont pris soudainement une autre tournure pour ma sœur Nicole et moi. Elles sont devenues plus divertissantes. Il nous apprenait des chansons folkloriques ou western. Nous chantions souvent avec lui *La chanson du petit voilier* pendant qu'il tranchait du pain en début de soirée ou l'autre qu'il aimait bien, dont le refrain débutait par *Embarque, embarque, embarque dans mon joli bateau, nous partirons dimanche...* C était un homme très doux et très

patient avec nous, n'hésitant pas à nous faire répéter plusieurs fois les paroles des chansons pour qu'on les apprenne par cœur. En racontant cette histoire, j'ai l'impression d'avoir 100 ans tellement tout est différent aujourd'hui.

Ma jeunesse dans mon village a aussi été marquée par diverses personnes. Le maire de Sainte-Famille, Clément Prémont, un homme discret, mais on lui doit 14 ans d'engagement à la mairie. Notre voisin, le garagiste Gérard Giguère et ses fils, des mécaniciens souriants et toujours disponibles, ils ont travaillé dur pour réparer les voitures des habitants de l'île, dont celle de mon père. Au bureau de poste tenu par Mme Paradis dans sa maison rouge, cela nous permettait de rester connecter avec le reste du monde en un rien de temps; c'était une femme bien curieuse et toujours intriguée par les envois et réception de lettres et de colis des paroissiens. Lorsque je revois la postière de la série des *Pays d'en haut*, je pense à elle. À Madame Françoise Létourneau qui tenait la Banque Nationale seule dans sa belle maison, une femme consciencieuse à qui on faisait confiance. Notre «banquière» était un vrai «moulin à paroles». Elle disait beaucoup de choses en peu de temps, si bien que j'en oubliais le sens bien souvent.

ARTHUR, LE FOU DU VILLAGE

Tout y était pour rendre ce village attrayant, utile et agréable pour les paroissiens, même Arthur, le fou du village. Dans les années '50 et '60, tous les villages dignes de ce nom en avait un. À Saint-Élie-de-Caxton, Fred Pellerin avait Babine et nous, à Sainte-Famille, nous avions Arthur. On refusait d'enfermer ces personnes à l'époque parce qu'ils rendaient de précieux services aux

villageois. Ils faisaient tous les travaux que nous ne voulions pas faire.

Arthur habitait, avec sa sœur Florida, dans une maison délabrée, insalubre, sans électricité. Elle ressemblait à une vraie cabane à chien en plus gros. Il n'y avait pas d'eau courante, ni salle de bain, si bien que ce sont les religieuses qui voyaient à l'hygiène de Florida. Elles lui donnaient son bain au couvent, avant les cérémonies religieuses importantes au village. Parce qu'Arthur était un homme, elles s'abstenaient de lui offrir cette opportunité, par pudeur probablement. C'était une vie des plus misérables pour elle comme pour lui.

Cette maison était entourée d'arbres matures et d'un ruisseau créant une ambiance plutôt mystérieuse. Tout l'environnement était sombre, j'imagine même à l'intérieur de cette maison où peu de lumière devait pénétrer par ces fenêtres délabrées. Cette habitation a été détruite depuis. On m'a raconté qu'on avait dû la démolir tant elle était insalubre, infectée de rats et de souris.

Arthur était le fou du village type. Toujours habillé de la même façon, un manteau très long beige sale, des pantalons trop grands pour lui (difficile de préciser la couleur, tant ils étaient usés) remontés jusqu'au nombril. Sur la tête, il portait une casquette délavée et pour compléter le tout, il fumait la pipe. Il nous emboucanait totalement sur son passage. Je le voyais venir de loin. Je l'évitais alors pour ne pas recevoir toute cette fumée au visage. Mais c'était Arthur. Il était comme ça. Il fallait faire avec.

Il était rouquin, petit, pas très gros et marchait la tête toujours penchée sur le côté. Il avait dû prendre cette mauvaise habitude tout jeune. Il n'était pas difforme ou handicapé physiquement. L'été, il avait parfois le visage

brûlé par le soleil car souvent le midi, pour se reposer, sur les marches du magasin, il enlevait sa casquette et en profitait pour retirer la sueur sur son front au lieu de s'éloigner de cette chaleur accablante. C'est là que j'apercevais son peu de chevelure, une légère frange rousse tombant sur son front rebondi, le reste de sa tête était dégarnie. Arthur avait un sourire béat et n'exprimait pas ou peu ses émotions. Il se contentait de répondre à nos questions. Il parlait peu, sinon jamais, et juste à ceux qu'il connaissait. Les autres, il les évitait en se retirant. Il les craignait probablement.

Malheureusement, lorsque certaines personnes l'insultaient, il restait là bien souvent, sans bouger sans trop comprendre ce qui se passait. C'était un souffre-douleur. Ces scènes me choquaient et j'intervenais pour le protéger, si je le pouvais.

Son occupation se limitait souvent à marcher toute la journée sur le court trottoir reliant la chapelle à la dernière maison du village, celle de la famille Gosselin. Il était à l'aise surtout avec les enfants comme moi à l'époque. Il se sentait en confiance avec nous. Pourtant, il arrivait que certains d'entre eux soient ingrats avec lui et lui lançaient des cailloux. Je me portais alors à sa défense. Souvent, pour se valoriser peut-être, il me disait sans raison apparente et pour des choses banales « Comprends donc Marie ! » Ça me faisait sourire.

Mes parents, comme bien d'autres villageois de l'époque, ont toujours été respectueux envers Arthur. À l'occasion, mon père lui demandait certains services, comme transporter des déchets au chemin. En retour, il lui donnait des gâteaux qu'il mangeait goulûment assis sur une poche de farine à l'entrée de la boulangerie. Il rapportait ses restes à la maison, probablement pour les partager avec sa sœur Florida. On la voyait rarement dans

les parages, sauf pour se rendre à la messe, en toute vitesse, sur le trottoir, tenant sa sacoche bien serrée sur sa poitrine avec ses deux mains. Elle portait toujours la même vieille robe noire ample au bas des genoux et un chapeau bien enfoncé sur sa tête pour se cacher un peu le visage des regards. Comme elle allait prier, elle devait aussi respecter les règles spirituelles d'une époque révolue que ses parents avaient dû lui transmettre jeune : le port d'une tenue sobre et d'un chapeau. Dans certaines églises, ailleurs dans le monde, cette règle est encore de mise notamment en Italie et en Espagne.

Il m'est difficile de préciser la grandeur de Florida tant elle marchait le dos courbé, presque pliée en deux, la tête toujours baissée, les yeux rivés sur le trottoir. Elle ne tenait surtout pas à ce qu'on la remarque. Mais comme elle sortait rarement, elle me faisait l'effet contraire, j'étais portée à l'observer. À mes yeux, la voir sur le trottoir du village était comme un événement. J'invitais alors ma sœur Nicole à la regarder par la fenêtre. Elle nous intriguait. Notre Florida était si farouche. En fait, personne, sauf les sœurs, ne pouvait l'approcher. Elle avait un « look » et un comportement si spécial qu'elle aurait pu très certainement inspirer un créateur de bandes dessinées.

Son frère Arthur était plus sociable. Il aimait rendre des services ; il savait probablement qu'en retour les villageois lui donneraient à manger ou des vêtements usagés. Il acceptait de balayer le balcon de ma grand-mère l'été et de déblayer la neige l'hiver autour de sa maison. Pour le récompenser, elle lui servait un bon repas chaud qu'il prenait à l'extérieur de la maison, même en hiver.

Arthur, en raison de sa maladie probablement, avait des sautes d'humeur inexplicables à certains moments de la journée. Il « piquait » des crises et devenait parfois dangereux et violent. Il fallait alors le maîtriser et le

renvoyer chez-lui. Je l'entendais alors rouspéter le long de son parcours à la maison. Je voyais la rage dans ses yeux. Il ne semblait plus voir personne sur son passage. Si j'avais le malheur de m'adresser à lui pendant ces moments, il m'ignorait. Bien souvent, je l'évitais car je le craignais. Je traversais alors de l'autre côté de la rue. Je ne l'ai jamais vu toutefois s'en prendre à qui que ce soit, lui si doux habituellement.

Il a souvent travaillé pour mon oncle Maurice, surtout à sa grange qui était située à l'arrière de la boulangerie. Parfois, il lui demandait de ranger des bouteilles vides dans les caisses, au sous-sol du magasin. Arthur en profitait alors pour boire les fonds de bouteilles ou celles à moitiés vides, si bien que, souvent, en fin de journée, il remontait saoul au magasin, à la grande surprise de mon oncle.

Le soir en marchant sur le trottoir, il m'arrivait l'été de le voir se bercer sur la galerie de sa maison avec Florida. Parfois, elle ne portait pas de petite culotte et avait les jambes ouvertes offrant, du même coup, un spectacle, sans le savoir, aux marcheurs du crépuscule. Elle semblait avoir hérité des mêmes problèmes de santé mentale que son frère. Elle était beaucoup plus farouche toutefois. Elle ne souriait jamais. Elle ressemblait à une sorcière avec ses longs cheveux noirs jamais lavés et ses vieux vêtements tout déchirés à l'image des contes pour enfants. Elle me faisait peur et j'évitais de passer devant leur maison craignant de faire des cauchemars la nuit tombée, surtout en octobre à l'halloween où là, ce lieu se transformait naturellement en un vrai film d'épouvante. On aurait dit une maison hantée.

Certains soirs, quand Arthur se joignait aux jeunes villageois sur la galerie du magasin de mon oncle, quelques-uns d'entre eux se moquaient de lui et l'incitaient à boire, non seulement de la bière mais parfois de

l'urine dans une bouteille vide. Il ne voyait pas la différence avec une vraie bière et disait à haute voix « est ben bonne à soir, la bière ! » Certains d'entre eux l'agressaient aussi. Il retournait alors chez-lui en pleurant parfois et en répétant à haute voix « Je m'en va, sont pas fins eux autres. »

Arthur était un homme « original » à sa façon. Sans le savoir, il amenait un peu de poésie dans mon village par sa façon d'être tout simplement.

Avec le temps, partout au Québec, le fou du village est devenu un boulet. On les a placés dans des hôpitaux psychiatriques. Quant à notre Arthur, il est mort bien avant qu'on l'interne. Un soir, une voiture l'a frappé au village. Personne n'a revendiqué sa mort. J'ai ressenti un pincement au cœur suite à cette annonce. Et il est tombé dans l'oubli comme tant d'autres. Et, je citerai ici Michel Host :

Bien des fous sont morts : le fou du roi avec les rois, le fou du village avec les villages, le simplet avec l'assomption du monde complexe. L'un, pourtant, survit en moi et marche toujours dans les rues de mes bourgades secrètes. La nuit, il parle aux murs, aux volets clos des maisons de vacances, aux chouettes, aux chiens errants. Lui offrant depuis toujours le gîte et le couvert quand il passe et frappe à la porte, je l'écoute volontiers, quoiqu'il dise. (Carnets d'un fou - XVII).

Ma naissance et mon enfance à l'Isle

*Par la caresse nous sortons de notre
enfance mais un seul mot d'amour
et c'est notre naissance.*

PAUL ELUARD, ARTISTE, ÉCRIVAIN
ET POÈTE (1895-1952)

*J*e suis née dans la maison de mes parents à Ste-Famille, à l'Isle d'Orléans, le 7 août. Je suis l'aînée d'une famille de 5 enfants. Ma sœur Nicole et mon frère Michel sont aussi nés au même endroit. J'habitais une maison simple mais coquette, c'était mon chez-moi et je l'aimais tel qu'il était. Ma mère avait le don de rendre notre habitation des plus chaleureuses avec ses talents de décoratrice. L'ambiance était agréable et très confortable. On ne manquait de rien. Pour moi, c'était un petit cocon rassurant. Je m'y plaisais et m'y sentais en sécurité.

De la maison, nous avions une vue magnifique sur le fleuve St-Laurent et nous apercevions, au loin, le village de Château-Richer et le Mont Saint-Anne.

Vivre sur une île comporte un charme indéniable dont nous prenons conscience en vieillissant : l'eau du fleuve qui change de couleur selon les saisons et la température, les arbres majestueux qui embellissent le paysage, les vaches dans les champs, le grésillement des grillons qui annonce le début d'une soirée tranquille, le vent plus frais et plus fort qu'en ville. Mais c'est surtout le calme de l'île qui prédomine. Bien des gens envient les insulaires pour ce coin emblématique. Plusieurs d'entre eux rêvent même de s'y établir un jour. Comme le dit si bien le père Benoît Lacroix en parlant du fleuve dans son livre *La mer récompense le fleuve* « Le fait d'avoir à quitter le fleuve, mon premier ami, me l'a rendu plus précieux. »

J'habitais au centre du village, juste à côté de la boulangerie de mon père, en face de la maison de ma grand-mère, et à deux pas du magasin général. Notre demeure était située très près de la rue si bien que, lorsqu'on était assis sur la galerie, on pouvait aborder facilement les passants rendant ainsi notre quotidien plus distrayant. C'était un endroit paisible. Nous nous sentions isolés de tout, même si nous étions à 20 minutes de Québec. Qu'on le veuille ou non, nous vivions en symbiose avec la nature puisque ce décor prenait toute la place dans nos vies d'insulaires.

Je dois beaucoup à ma mère d'avoir mené à terme, sans problème, sa première grossesse. Aux prises avec des nausées constantes lorsqu'elle était enceinte, elle a résisté à la tentation de prendre un médicament soit dit « miracle » à l'époque : la thalidomide. Heureusement d'ailleurs puisque j'aurais fait partie des 10 000 à 20 000 bébés, qui sont nés dans le monde avec un handicap, c'est-à-dire, sans bras, ni jambes ou autres malformations.

Selon mon père, maman était très heureuse de mettre au monde, une fille comme premier enfant. Elle pouvait ainsi exprimer toute sa féminité à travers son bébé : me cajoler, me dorloter, me faire porter de belles petites robes colorées, me faire des lulus ou des queues de cheval avec des rubans dans mes cheveux, etc.

Elle a choisi le nom de Marie parce qu'elle aimait ce prénom bien sûr et, pour sa croyance en la vierge Marie, même si elle n'était pas des plus pratiquantes. Elle écrit dans son journal le lendemain de ma naissance : « À la naissance de Marie, ce fut un beau jour ensoleillé, c'était un samedi où ma première fille vit le jour. Comme je la trouvais jolie, avec ses beaux yeux noirs, son teint de rose. Quelle joie de l'avoir dans ma vie ! » D'ailleurs, à chaque année mon père me soulignait à quel point ma mère était heureuse de m'avoir tenue dans ses bras à 22 ans. Il me le rappelait à chacun de mes anniversaires. Cela m'émouvait. Lorsqu'on devient mère à son tour, on comprend mieux l'importance de donner la vie pour la première fois.

Mon arrivée dans ce monde correspond à une période de grandes transformations tant politique, sociale que culturelle. Par exemple, on assistera quelques années plus tard à la fin du régime politique de Maurice Duplessis. Sur le plan médical, un des grands exploits est la création du premier vaccin pour contrer le virus de la polio qui a rendu handicapés des dizaines de milliers de jeunes Canadiens âgés de moins de cinq ans. Au plan musical, Elvis Presley grave son premier disque et deviendra très célèbre. Et, le monde est plus facile d'accès maintenant pour quiconque veut voyager grâce à l'évolution de l'aviation.

Suivra rapidement après moi, la naissance de ma sœur, Nicole, à peine un an plus tard, le 22 octobre 1955. Ma mère n'a pas perdu de temps, son souhait étant de fonder

une grande famille. Voici ce qu'elle a écrit dans son journal le jour suivant la naissance de ma sœur: «Ma deuxième fille était très belle, toute menue. Je la pressais sur mon cœur. Ce petit corps chaud et délicat, il était de moi et de son père que j'adorais. La naissance d'un deuxième enfant me rend si heureuse.»

Même devenue adulte, Nicole est demeurée très proche de mes parents dans les deux sens du terme. Elle demeurait si près d'eux qu'elle pouvait prendre ses pauses de travail tous les jours avec mère, partager des confidences, des nouvelles de la famille et de la paroisse. Maman aimait bien échanger avec elle. Elle était retraitée et avait plus de temps à lui accorder. J'envais Nicole d'être si souvent avec ma mère que j'aimais tant.

Nicole a toujours été une fille gentille, naturelle et douce. Elle avait le cœur sur la main, s'oubliant souvent pour faire plaisir aux autres. Je l'ai toujours connu d'humeur stable. Je ne l'ai jamais vu vraiment triste. C'était une belle jeune fille aux cheveux longs bruns qui avait le sens de la répartie et un excellent jugement.

Ma sœur a pris la relève de mon père plus tard comme propriétaire de la boulangerie. Elle a épousé un «gars de l'Île» comme on les appelait dans le temps, Daniel Létourneau, qui vivait également à Sainte-Famille. Ils sont toujours ensemble après plus de 25 ans de mariage et ils sont parents de deux enfants, Marie-Eve et Dominic et grands-parents de deux petits enfants, Edouard et Lucas.

En fait, tous les membres de ma famille sont nés avec peu d'écart entre eux. Michel est né trois ans plus tard, le 14 janvier 1958. «Mardi, le 14 janvier, à quatre heures du matin, surprise! Un garçon, le premier de ma petite famille. Quelle joie! Je ne croyais jamais avoir un fils. Mon mari était si heureux!» C'est ce que ma mère

rapporte dans son journal le jour de sa naissance. Michel était un très beau bébé avec les cheveux bruns bouclés. Il deviendra plus tard un peintre doué à notre grande surprise puisque jeune, il ne semblait pas très attiré par les pinceaux. Nous sommes fiers de son succès. Sa vie est beaucoup axé sur cet art depuis. C'est sa conjointe actuelle Annie qui l'a d'ailleurs incité à peindre; un goût qu'il ignorait jusque là.

Vint ensuite la naissance de Johanne, le 21 mai 1959. Ma mère sentait le besoin de décrire cet instant merveilleux: « Dans la nuit du mercredi le 21 mai, à 3 heures et demi naissait ma troisième petite fille. Lorsqu'on m'a remise ce petit bébé tout rouge dans les bras, je l'ai aimée tout de suite. »

Johanne était un bébé facile, pas compliqué pour deux sous. Elle est douce et simple. C'est une fille honnête, sérieuse, toujours prête à aider les autres. Elle est très déterminée et a su assez jeune qu'elle deviendrait enseignante. Les indices étaient là. Toute jeune, je la voyais souvent jouer au professeur dans sa chambre. Plus tard, elle étudiera la musique au conservatoire et à l'Université Laval et son instrument de prédilection sera la flûte traversière. Son rêve de jeunesse s'est réalisé et elle est devenue enseignante dans des écoles primaires au Québec.

Elle voulait aussi fonder une famille. Un jour au conservatoire de musique, elle fit la rencontre de celui qui allait devenir son mari, Daniel Paquet, également musicien. Il était drôle et très intelligent. Pour la conquérir, je me souviens qu'il lui glissait des mots doux dans ses boîtes à lunch qu'elle découvrait le soir en la nettoyant. J'avais alors l'impression que sa bouche se transformait en forme de cœur lorsqu'elle lisait ces messages et je la taquinais. Elle rougissait alors. Ses petits mots doux ont porté ses fruits car quelques années plus tard ils se sont

mariés. Ils ont eu deux enfants, François et Anne-Sophie, tous deux musiciens également. C'est génétique dans la famille cet intérêt pour la musique. Mon fils d'ailleurs complétera plus tard un diplôme d'études collégiales en musique au cégep de Limoilou.

Quant au benjamin, Serge, il est né le 14 mars 1961. Serge était un bel homme mince, aux yeux bruns foncés en amande et aux cheveux châtain. Il avait le teint pâle et il avait belle allure si bien que, sur son passage, bien des regards de femmes se tournaient vers lui. Il était reconnu pour être charmant et souriant. Il ressemblait un peu à François Morency, l'humoriste québécois. Mon frère est décédé à l'âge de 42 ans.

Ton décès, Serge, nous a tous pris par surprise. Tu étais si jeune. Tu avais encore pas mal de temps devant toi. Tu venais tout juste d'avoir un petit bébé Raphael que tu n'as connu qu'un mois ou deux sans plus. Tu l'aimais tant. Tu aurais tant voulu être avec lui plus longtemps pour le cajoler et jouer avec lui. Mais la vie est cruelle parfois. Tu n'as rien vu venir. Bien sûr, tu avais ton lot de problèmes mais tu aurais aimé être avec nous plus longtemps, surtout pour ton fils. Tu étais si dévoué et attentionné auprès de Dominique, la mère de Raphael, que tu aimais tant. Tu voyais constamment à t'assurer qu'elle ne manque de rien. Tu ne souhaitais qu'une chose la rendre heureuse ainsi que celle de ton fils nouvellement arrivé dans ta vie. Pourquoi n'as-tu pas davantage pris soin de toi? J'aurais pourtant aimé te connaître plus longtemps. Je regrette de ne pas t'avoir donné du temps. La dernière fois que je t'ai vu avant ta mort, nous étions allés visiter notre mère à notre résidence familiale. Elle venait de subir un AVC. Tu étais si attristé par cette situation. Tu étais aussi un peu inquiet de ce mal qui te rongait au bras gauche, l'engourdissement, et tu te frappais le cœur souvent durant le parcours en automobile parce que tu croyais qu'il allait cesser de battre subitement.

Mais, tu n'as pas consulté de médecin. Tu croyais que ça passerait. J'ai tenté de te rassurer parce que je croyais comme toi, à tort, que tu étais trop jeune pour subir un malaise cardiaque. Je me suis trompée. C'est toi qui avais raison. Tu avais cette intuition. Mais tu ne t'es pas écouté.

Pourtant, tu étais en forme. Tu faisais du vélo très souvent pour te rendre au boulot ou tu marchais, pendant une heure pour te rendre à ton travail à la boulangerie sur le boulevard Louis XIV, à Charlesbourg. Dès ton retour à la maison, tu t'empressais de préparer le souper et de faire les travaux ménagers pour épargner celle que tu aimais et dont tu prenais bien soin. Tu nous manques Serge. Tu as tant manqué à notre mère qui ne s'est jamais remise ton départ 6 mois avant sa propre mort. Que de souffrance en si peu de temps ! Jamais je n'oublierai le moment où je lui ai annoncé.

Tu voulais devenir une vedette rock. Bon guitariste tu aurais pu très certainement le devenir si tu avais eu plus de temps devant toi et si tu avais rencontré sur ta route des gens qui aurait crû en ton talent et qui t'aurait aidé à atteindre ce grand rêve. Tes compositions avec Daniel Co ton grand ami, étaient trop avant-gardistes pour l'époque. Tu t'es même rendu en finale lors d'un concours dans les années 90 animé par Julie Snyder. Cette musique que vous aviez composée était magnifique, du rock avec de la cornemuse en trame de fond. J'ai gardé cette vidéo en souvenir de toi le soir de ton passage à cette émission à la télé.

Serge, beau Serge, tu ressemblais comme deux gouttes d'eau à notre père au plan physique seulement. Tu étais si différent de lui. Tu ne souhaitais pas lui ressembler puisque tu avais une âme d'artiste et non celle d'un homme d'affaires comme il aurait voulu que tu sois. Il souhaitait que ta vie soit plus facile et plus prospère. C'est parce qu'il t'aimait qu'il aurait voulu que tu t'inspires de lui.

Maman dans son journal retrouvé après sa mort évoque tout l'amour et le bonheur que tu lui as procuré, dès ta naissance : « Nous étions bien contents, un tout petit bébé, le plus frêle que j'ai eu. J'ai porté moi-même ce trésor au baptême. Il était tout mignon vêtu de blanc, un vrai petit ange ! » Elle a pris tellement soin de toi souvent aux prises avec un problème d'asthme. Très jeune adolescent, tu t'amusais souvent avec elle. Vous vous taquiniez et rigoliez ensemble. Maman t'aimait tant ! Puis, un jour tu as changé. Tu as commencé à fréquenter d'autres gars de ton âge à l'éducation des adultes et ta vie a basculé. Tu es devenu plus cynique et mélancolique. Nous n'avons jamais compris ce qui s'était passé. Tu avais rencontré des hommes qui t'ont fortement influencé si bien que nous avions du mal à te reconnaître, toi, le rayon de soleil de maman.

Durant ton court séjour à l'hôpital, le cardiologue qui a tenté de te sauver la vie le soir de ta crise cardiaque nous avait mentionné, à moi et à mon père, à quel point ton corps était abîmé, rongé par le stress, ton intérieur ressemblait à celui d'un homme de 70 ans. Tu portais ce poids lourd de tes souffrances que tu n'arrivais plus à panser. Tu ne le savais pas mais tu avais une malformation congénitale.

Que de chagrin pour toute la famille principalement pour maman lorsque j'ai eu la pénible tâche de lui annoncer ta mort. Elle a tout deviné même affaiblie par sa paralysie le jour où elle m'a aperçue dans le cadre de sa porte un certain matin de décembre. Il était 8 heures environ. C'était une journée glaciale mais ensoleillée. Délicatement, je lui ai annoncé cette triste nouvelle. Elle s'est jetée dans mes bras. Elle a crié son désespoir. Jamais auparavant je ne l'avais entendu hurler à ce point. Je croyais qu'elle allait s'effondrer tant elle était meurtrie. Mon père aussi était bouleversé. C'était la première fois de ma vie où j'éprouvais un tel désarroi. Je croyais vivre un cauchemar, la suite de celui de la nuit précédente où le médecin m'annonça ta mort par

téléphone. Tu étais son p'tit dernier, celui que maman chérissait particulièrement, étant le plus fragile de nous tous. Elle a été incapable d'assister à tes funérailles tant son chagrin était grand préférant plutôt bercer durant la cérémonie, ton jeune bébé chez ma tante Gisèle et mon oncle Alex. J'imagine que sa proximité avec ton enfant a dû lui rappeler les premiers instants de ta vie dans ce monde, elle qui a dû te bercer tant de fois. C'était sa façon de te dire qu'elle était là pour toi. Elle a été inconsolable jusqu'à sa mort. C'est d'ailleurs je crois ce qui l'a emporté à son tour, six mois après ton départ.

Elle parlait souvent de toi à quiconque la rencontrait, même des vendeuses dans les magasins, toi qui leur étais inconnu. Après ton décès, elle a porté longtemps ta montre à son bras pour sentir ta présence sans doute. Le tic tac de ta montre lui rappelait sans doute ton cœur qui avait déjà battu jadis et toute l'attention qu'elle t'avait portée dans tes jeunes années lorsqu'elle te consolait quand tu étais malade. Ça la rassurait de te savoir près d'elle simplement avec ce bijou qui t'avait appartenu. Elle aurait tant voulu te voir à l'hôpital avant ton départ mais tu ne le souhaitais pas. Tu voulais l'épargner et la protéger et tu me l'avais défendu. J'ai respecté ta volonté en l'empêchant de te rendre visite. Je crois avoir pris la bonne décision. J'ai suivi tes recommandations. Tu étais toujours si attentif aux autres. Ça fait partie souvent des qualités d'une âme sensible, d'un artiste comme toi. De tempérament, tu ressemblais tellement à notre mère.

Tout le monde t'aimait Serge. Tu suscitais tellement de confiance. Avec peu d'instruction, tu pouvais obtenir facilement un emploi et en plus les employeurs t'appréciaient non seulement pour le travail accompli mais aussi pour ce que tu étais. Quelques-uns d'entre eux, même si tu n'étais plus à leur emploi depuis longtemps, sont même venus te rendre hommage, une dernière fois, lors de tes funérailles à l'église de Sainte-Famille.

*Nous pensons souvent à toi. Repose en paix maintenant !
Là où tu es, tu brilles parmi toutes les étoiles dans notre
cœur. C'est ce que tu aurais voulu être sur terre, une
étoile !*

UNE BELLE ENFANCE

Dans la famille, malgré une éducation similaire, mes frères et mes sœurs avions des personnalités et des caractères assez différents. Je me sentais d'ailleurs différente d'eux. Mes parents nous aimaient pour ce qu'on était même si parfois mon père était plus enclin à modifier nos façons de faire. J'ai grandi dans un univers familial harmonieux entouré de l'amour que mes parents se portaient. Ils deviendront pour moi un modèle de couple « idéal ».

De mon enfance et de mon adolescence, je retiens la douceur du foyer familial créée par ma mère et sa patience. J'ai hérité du premier qualificatif mais pas du second, hélas ! Elle aimait beaucoup s'amuser avec nous. En fait, elle était assez espiègle et nous taquinait souvent principalement lors du jour du poisson d'avril, le 1^{er} avril. Chaque année, elle le soulignait par une plaisanterie, souvent par téléphone. Elle aurait pu nous faire croire n'importe quoi tant elle était douée à ce petit jeu auquel elle prenait bien du plaisir. Ironie du sort, elle est morte le 31 mars, un jour avant le 1^{er} avril.

« Chaque homme doit inventer son chemin »

JEAN-PAUL SARTRE

Ce qui caractérise ma mère c'est son esprit ouvert et libre. Dans l'éducation transmise à ses enfants, elle accordait de l'importance à la liberté, cette valeur tant valorisée par certains philosophes notamment, Jean-Paul

Sartre. Sans le savoir, elle propageait l'idée aussi d'un autre grand penseur, Spinoza, qui croyait qu'il était important d'agir en fonction de sa nature et non pas en fonction des autres. Pour ma mère, ce qui lui importait c'était notre bonheur et que nous puissions réaliser nos rêves.

Son attitude contrastait avec les valeurs d'autorité et d'encadrement de l'époque. Ma mère, je crois, a trouvé le juste équilibre entre l'encadrement et la liberté d'être ce que nous étions. Cette attitude, pour ma part, m'a donné beaucoup d'assurance dans la vie et a contribué à faire ce que je suis devenue aujourd'hui. À mon tour, lorsque j'ai mis au monde mon fils Frédéric, j'ai voulu lui transmettre cette valeur.

La communication était facile avec ma mère. Je pouvais tout lui dire sans réserve, tant enfant, adolescent et même adulte. Elle éprouvait également un grand respect pour les autres dans leurs différences de pensée et d'être. Plusieurs de mes amis se confiaient à elle. Elle avait une bonne écoute et était très compréhensive. C'est pourquoi elle attirait tant de confidences surtout des jeunes de mon âge. C'est sans difficulté je crois qu'elle aurait pu devenir psychologue, si elle avait aspiré à faire carrière. Elle a plutôt choisi le rôle de la mère au foyer pour être présente pour ses enfants et aussi supporter mon père dans toutes ses activités.

Par ailleurs, mon père avait une personnalité qui contrastait avec celle de ma mère, cela devait favoriser, j'imagine, leur rapprochement et leur attirance réciproque. Mon père avait reçu une éducation assez stricte, étant l'aîné d'une grosse famille. À ce titre, il a eu très jeune de grandes responsabilités. Il a travaillé fort délaissant ses études dès la 7^e année pour aider son père à la boulangerie

et pour en prendre la relève par la suite. L'oisiveté n'existait pas pour lui ni pendant ni après sa jeunesse.

Georges-Henri était un homme de son temps. Il était introverti et avait beaucoup de mal à communiquer ses émotions, principalement avec ses proches, comme ses enfants. Spontanément, je n'étais pas portée à me confier à lui parce que je ne le sentais pas disposer à m'entendre et surtout à me comprendre et me conseiller. C'était toutefois un homme qui tenait parole ; il faisait toujours ce qu'il disait. Si tous les politiciens avaient été à son image, il y aurait eu beaucoup moins de frustrations dans la population. Quand mon père disait quelque chose, il le réalisait sur le champ. Même malade, il a poursuivi ses engagements notamment à la Fondation François-Lamy. D'ailleurs, il n'appréciait pas les beaux parleurs, s'en méfiant même. Il n'avait peur de rien prenant des risques qui auraient pu bien souvent le mettre en danger par exemple lorsqu'il chassait les oies trop près du fleuve, l'automne venu, défiant ainsi le temps de la chasse réglementaire.

Il était doué pour la vente et les relations publiques. Il n'était pas timide et parvenait à vendre assez facilement son produit à des clients.

Plus effacée et réservée que mon père, ma mère taillera quand même sa place par la musique en devenant plus tard organiste à l'église de Sainte-Famille. Elle l'a été pendant 21 ans, jouant les plus beaux airs classiques et y accompagnant de nombreux chanteurs connus de l'époque comme Claude Gosselin et Pierre Boutet, des ténors qui chantaient lors de mariage ou de funérailles. Très souvent, elle me demandait, pour répéter sa partition d'interpréter les airs chantés par ces chanteurs comme *Panis angelicus* de César Franck, l'*Aria* de Bach et même l'*Ave Maria* de Gounot. Ce n'était pas facile de chanter en latin mais

j'avais, me disait-elle, la voix juste et le rythme qu'il fallait pour l'aider dans sa pratique. Nous répétions jusqu'à ce qu'elle se sente à l'aise de les accompagner. C'est moi également qui avait la tâche au moment venu, de l'assister à l'orgue pour tourner les pages de musique.

Elle s'est aussi engagée dans des comités pour organiser des concerts principalement aux églises de Sainte-Pétronille et de Sainte-Famille, sans oublier son soutien constant pour les engagements culturels de mon père.

Le professeur d'orgue de ma mère, Réal Poulin, était un ami commun de mes parents. Il venait tous les samedis soirs à la maison écouter de la musique et leur faire découvrir de nouveaux disques de musique classique. Du 2^e étage où était ma chambre, je les entendais échanger sur les plus récents livres qu'ils avaient lus ou sur un disque qu'ils écoutaient et commentaient entre eux. Mes parents appréciaient beaucoup la présence de cet homme très cultivé. (C'est d'ailleurs lui qui m'a donné mes cours de piano classique pendant 5 ans, de 6 ans à 11 ans. Il aurait bien voulu me faire aimer l'opéra en me faisant entendre des airs célèbres mais je n'étais pas encore ouverte à cette musique. Mon intérêt viendra plus tard grâce à Claude, mon conjoint actuel.)

Mis à part la visite régulière de cet invité que toute la famille appréciait, c'était aussi l'occasion durant la fin de semaine, de prendre part à différentes activités très agréables organisées par ma mère. Parfois, elle installait une petite scène au centre du salon et elle nous invitait à faire un spectacle. J'aimais bien les séances de lecture de poésie à haute voix alors que Nicole appréciait davantage les séances de dessin puisqu'elle était douée pour cet art. Maman s'empressait alors de les exposer dans la maison pour le plus grand plaisir de ma sœur.

Et, bien sûr, on chantait. Ma mère avait formé sa petite chorale à la maison et mon père nous y rejoignait souvent. Il aimait chanter. Elle nous accompagnait au piano et nous interprétions les chants très populaires des cahiers de la *Bonne chanson* comme « Mon bel ange va dormir. » Cette publication de recueils de chansons avait été créée par un prêtre, Charles-Émile Gadbois, dans les années '50 pour contrer l'influence grandissante de la chanson française et américaine. Elle marquera d'ailleurs plusieurs générations de Québécois. L'auteur, devenu célèbre, en a vendu 30 millions d'exemplaires dans les années '50 et '60.

Mes parents éprouvaient beaucoup de fierté à voir chanter leurs enfants devant les invités la fin de semaine ou lors de fêtes comme à Noël ou au Jour de l'an. Le chant a longtemps fait partie de mon univers familial.

Dans cette même veine, ma mère dirigeait aussi la chorale de l'église à Sainte-Famille, principalement celle de la messe de minuit. Nous débutions les répétitions tôt en septembre pour être prêts la veille de Noël. Nous interprétions des chants comme *Il est né le divin enfant* ou *Les anges dans nos campagnes*. J'ai fait partie de cette chorale avec mes sœurs Nicole et Johanne pendant plusieurs années. Je composais parfois la ligne mélodique de l'alto avec une certaine aisance. Nous avions de belles voix. Nous chantions juste sans plus. Ce sont de belles expériences que nous avons vécues dans la joie.

Ces moments représentent pour moi des instants magiques puisqu'ils étaient suivis du réveillon en famille. Après la messe, nous nous dirigeons à pied tout droit vers la maison. L'ambiance était féérique avec le sapin illuminé et toutes les décorations de Noël que ma mère avait judicieusement placées un peu partout dans la maison. Même le plus petit des deux chiens, Thomas, portait un

ruban rouge autour du cou. Maman avait mis du temps pour nous préparer un bon repas, souvent de la dinde, du pâté à la viande et des salades de toutes sortes. Mais, le plus beau moment était celui du dépouillement des cadeaux. Elle prenait tant de soin à les choisir pour chacun de ses enfants. Jamais, je n'ai été déçue du présent offert par mes parents, souvent des bijoux ou des vêtements. Ma mère avait beaucoup de goût. Pour compléter ce bel esprit des fêtes, mon père ces jours-là, était différent, plus souriant car il était en congé et l'appréciait.

En fait, presque tous les dimanches de l'année c'était jour de fête pour la famille. Mon père avait toujours une idée géniale de sortie à nous proposer: visite de musées, pique-niques à Baie-St-Paul ou à St-Iréné, découverte de village comme celui des Amérindiens, à Loretteville. Au village amériendien, toutefois, nous avons été très déçus de ne pas voir d'Indiens portés leurs coiffes en plumes comme celles que nous voyions dans les films de cowboys à la télévision. Pour mon père comme pour ma mère, les sorties en famille étaient importantes. Elles nous permettaient de découvrir le Québec. Malheureusement, ces activités se terminaient mal puisque je cherchais souvent la confrontation avec mes frères et sœurs lors de nos retours à la maison; la fatigue aidant probablement. J'imagine que ma famille s'en souvient encore aujourd'hui...

Une autre source de joie chez-nous était la présence des animaux. Que de plaisir nous avons eu avec les chats et les chiens! Ils faisaient partie de notre famille. Chacun de nous les ont bien aimés. Nous en avons toujours gardé, aussi loin que je remonte dans mon enfance et je garde de ces animaux les souvenirs des plus agréables comme Lassie, ce berger allemand qui trimbalaît toujours avec lui, ou plutôt derrière lui, de haut en bas des escaliers, un

vieux couvre-lit. Il s'arrêtait souvent pour le téter, si bien que le tissu était toujours humide et pour cause... Il nous barrait souvent le passage. Ce même chien si doux habituellement avait aussi étranglé involontairement un chaton en voulant aider la chatte à transporter ses petits.

De Thomas, cet épagneul roux et noir, j'ai l'image d'un petit chien qui nous faisait bien rire en « chantant » spontanément sitôt que ma mère touchait une note sur le piano. Que dire lorsque c'était des concertos, il hurlait alors sans arrêt comme un loup. Cet épagneul ne supportait pas la risée, surtout celle qu'il nous inspirait bien involontairement. Il montrait alors les dents s'il nous voyait le regarder en le pointant du doigt et en riant. Il était si susceptible ! Les chats et les chiens jouaient avec nous et dormaient avec nous. Je ne puis imaginer une enfance heureuse sans eux. J'ai conservé cette passion pour les animaux depuis.

Parmi les autres souvenirs de mon enfance, je me souviens du vieux quai situé près de notre maison. Il est toujours là, abandonné, en piètre état. Avec le temps, sans entretien, la nature a repris ses droits. C'est le plus ancien quai de l'île d'Orléans et la vue sur la Côte de Beaupré et le Mont Sainte-Anne est superbe. Comme le fleuve est peu profond à cette hauteur, je n'ai vu que de petites embarcations y circuler.

Ce quai était le lieu de rendez-vous des pêcheurs d'éperlans comme mon père et des jeunes du coin. On y allait parfois en famille pour voir le fleuve de près l'été et se rafraîchir sous grosse canicule. J'y ai joué et exploré la nature. Comme tant d'autres avant moi, j'ai lancé une bouteille à la mer avec un message qui n'a sans doute jamais été retrouvée.

Le chemin y conduisant était un parcours des plus agréables pas seulement pour la beauté du paysage mais pour s'y amuser. Avec une amie, j'allais explorer une petite grotte, difficile d'accès, au bout du chemin. Juste avant de l'atteindre, il y avait un précipice et une petite chute. Du haut de mes 10 ans, j'étais impressionnée par cette nature et j'avais l'impression que la chute était immense. J'étais assez téméraire de m'y rendre à pied. Heureusement, ma mère l'ignorait, elle avait beaucoup à faire avec cinq enfants à la maison. Elle nous faisait confiance. Je me souviens avoir laissé un message enfoui dans cette grotte dans l'espoir que, dans 100 ans, un autre insulaire le retrouve. J'ignore si ce lieu est encore accessible...

L'hiver, la route du quai se transformait en une énorme glissade. Même celles de Valcartier si populaires ne sont pas à la hauteur du plaisir éprouvé lorsque je glissais tout le long de ce trajet sinueux avec des « Crazy carpet » ou de gros morceaux de boîtes de carton qui me servaient de traîneaux. Que de sensations fortes avec de si petits moyens.

Cette période correspond aussi à mon entrée à l'école primaire à 6 ans. La maternelle n'existait pas à l'époque. Je fréquentais le couvent de Sainte-Famille. On y suivait les cours de la première année à la 7^e année. L'institution était réservée aux filles. C'était le début de la Révolution tranquille avec Jean Lesage marquée par la volonté de moderniser l'État et la société québécoise.

À titre d'exemple, on lui doit la mise sur pied des hôpitaux publics en 1961 et des soins gratuits grâce à l'assurance hospitalisation, la réforme de l'éducation qui changea notamment l'âge de fréquentation obligatoire à l'école, de 14 ans à 16 ans. Cette même école deviendra alors accessible et gratuite pour tous favorisant ainsi une

plus grande équité. C'est le moment aussi où le rôle de l'Église catholique diminue. La population devient alors sensible aux questions d'identité nationale et collective. La prospérité gagne du terrain tant sur les plans, social, économique que culturel. Sur le plan musical par exemple, naissent de nouvelles idoles qui influenceront, par leur chanson engagée, de nombreux Québécois. Citons l'exemple de Claude Léveillée, Gilles Vigneault, Jean-Pierre Ferland, Diane Dufresne et Robert Charlebois.

À ce couvent, j'ai vécu de bons moments comme la rencontre avec des religieuses de la Congrégation Notre-Dame, des enseignantes, attentionnées et dévouées. Elles vivaient leurs derniers instants dans un système d'éducation qui se laïcisait.

Mère Ste-Dolores, Mère Ste-Hélène et Mère Ste-Camille faisaient partie de cette congrégation. Elles ont marqué mon enfance et m'ont donné une éducation rigoureuse. Grâce à elles, j'ai développé un goût particulier pour les études. Visiter un couvent, être dans ce lieu spirituel empreint de calme me procure encore de la joie et une certaine quiétude. Ces femmes éprouvaient une joie de vivre peu commune et très communicative. Elles étaient heureuses et épanouies. Leur présence était réconfortante pour nous, de jeunes élèves.

Leur attitude et leur costume imposaient le respect. Je me souviens encore de ce qu'elles portaient. C'était assez impressionnant. Elles disposaient d'un bonnet blanc à la tête surmonté d'une coiffe noire, nouée sous le menton. Leur robe était noire et très longue, jusqu'aux pieds, sans décorations, ni bijoux. Elles avaient aussi une croix au cou en argent. C'est après le Concile du Vatican II, en 1966, que les sœurs graduellement ont délaissé leur tunique pour des costumes laïques, si bien qu'on avait du mal, après coup, à les reconnaître tant le contraste était

grand entre l'uniforme et leur tenue civile. Elles avaient toutefois conservé la croix.

Nous devions aussi porter un costume obligatoire. Il était de couleur marine avec une chemise blanche. L'uniforme devait être aux genoux sinon les religieuses, doutant de la longueur réglementaire, s'empressaient de le mesurer et d'exiger qu'on remédie à la situation sans tarder. Les garçons, quant à eux, fréquentaient le collège juste à côté du couvent.

Malgré une personnalité assez forte, j'étais une élève sérieuse, docile, studieuse et disciplinée si bien que je plaisais beaucoup à ces religieuses. Souvent, certaines d'entre elles venaient à la maison la fin de semaine pour échanger avec mes parents. Nous étions proches de ces femmes. Mes parents ont d'ailleurs entretenu des liens étroits avec elles pendant longtemps, même lorsqu'elles ont quitté le couvent vers d'autres lieux imposés par leur congrégation. C'est l'époque aussi où mon père a été président de la Commission scolaire de Sainte-Famille, du temps où il y avait une commission scolaire par paroisse un peu partout au Québec.

Bien qu'en surface l'amour et l'intérêt que me portaient les religieuses m'aient laissé un doux souvenir, cette période marque aussi un côté sombre de mon enfance : dix ans soutenus d'intimidation à l'école. C'est à ce moment, dès mes 7 ou 8 ans, que j'ai découvert l'existence de la méchanceté. Avant cela, j'en avais été épargné. Je n'aurais jamais pensé que des filles de mon âge pouvaient être aussi méchantes sans aucune raison apparente. Je m'expliquais mal pourquoi j'étais leur cible.

Ces filles de mon village se faisaient un plaisir de se moquer de moi à l'école pour des raisons que j'ignore encore. Et, plus tard, ces attaques verbales qui ont débuté

dans la cour de l'école primaire se sont poursuivies jusque dans l'autobus qui nous transportait de la maison à l'école secondaire, à Beauport. Il s'agissait d'un trajet d'environ 45 minutes. C'était long et pénible à supporter ce harcèlement sans relâche.

Je me rappelle particulièrement de l'un des premiers instants d'intimidation qui remonte au primaire où des élèves m'avaient encerclé pour me provoquer dans la cour de l'école juste avant le début des classes. Les longues minutes d'intimidation à m'injurier de noms de toutes sortes m'ont paru interminables, souvent en lien avec les lunettes que je portais. Lorsque les religieuses nous ont fait signe d'entrer, elles se sont dispersées et se sont arrêtées sur le champ. Mais je me demandais toujours, ce qui m'arriverait après la classe à mon retour à la maison. La pensée qu'elles m'agresseraient matin et soir me terrifiait. Cela m'angoissait car je ne savais jamais à quoi m'attendre.

Et que dire de cette fois où l'enseignante Mère Ste-Dolores, avait eu à subir des critiques des élèves de ma classe parce que j'avais obtenu la note la plus élevée dans un examen. Les élèves avaient des paroles si blessantes à mon endroit et envers la sœur qu'elle s'était mise à pleurer et s'était retirée quelques instants dans le couloir pour reprendre ses idées. Elles l'avaient accusée à tort, de tricher en ma faveur. J'étais sans voix, sans réaction. Je me sentais si vulnérable. Je ne savais pas quoi faire, quoi penser, comment agir? Dois-je en rire? Me défendre? Attendre que ça passe? En fait, c'est comme si je n'arrivais pas à y croire tant j'étais déstabilisée par la situation. J'étais terrorisée par tant de méchanceté gratuite et injustifiée moi qui avait toujours crû que la bonté attirait la bonté, la douceur attirait la douceur et ainsi de suite. Je tombais de haut subitement. D'ailleurs, sans grande

surprise, souvent, ces mêmes filles organisaient des fêtes la fin de semaine et je n'étais jamais invitée. Cela attristait davantage ma mère car je ne tenais pas vraiment à me retrouver avec elles les jours de congé, mes seuls moments de répit.

Cette tranche de vie m'avait anéantie. Je pleurais chaque jour en revenant de l'école. Ma mère me consolait, m'écoutait et tentait de me reconforter. Elle me donnait l'espoir d'une vie meilleure. J'avais tellement confiance en elle qu'elle m'aurait demandé la lune et j'aurais été lui décrocher. Son pouvoir de persuasion et de compréhension était immense. Sans son soutien, je ne sais pas ce que je serais devenue. Chose certaine, malgré cette épreuve, je n'ai jamais pensé au suicide, ni décrocher des études. Ma mère m'avait promis un bel avenir et j'y ai crû pendant toute mon enfance et mon adolescence. Et la vie lui a donné raison.

Ma différence de personnalité plus douce, respectueuse et studieuse explique probablement cet acharnement des élèves sur moi. J'étais une bonne élève et je réussissais bien en classe mais, surtout, j'étais aimée des religieuses. J'étais leur « chouchou ». Tant d'égards de leur part m'a probablement nuit.

De cette expérience négative, j'en retire quand même quelques points positifs : mes agresseurs m'ont poussé à me dépasser et à mieux interagir avec les autres. L'introspection qu'elles m'ont obligé de faire, bien involontairement, m'a apporté une meilleure compréhension des comportements humains. En fait, ce très mauvais moment a été formateur même si je ne le souhaite pas à quiconque. Lorsqu'on est soutenue par quelqu'un, pour ma part c'était ma mère, ou par une ressource à l'école à qui on peut se confier, on peut s'en sortir. Nous apprenons à développer

des forces insoupçonnées comme la persévérance et le dépassement de soi. Je puis même ajouter que cette épreuve nous apprend aussi à faire face à d'autres qui surviennent au cours de notre existence et à nous relever sans être trop brisée. La plupart d'ailleurs des victimes d'intimidation, selon des lectures parcourues à ce sujet, s'en sortent assez bien par la suite lorsqu'elles sont bien soutenues et entourées. C'est le cas notamment du célèbre pianiste Alain Lefebvre qui en a beaucoup parlé.

Encore aujourd'hui, j'éprouve beaucoup de tristesse et d'empathie pour des jeunes aux prises avec ce grave problème qu'est l'intimidation. Ils vivent à leur tour de la violence verbale gratuite, des menaces, des insultes, des messages humiliants, et maintenant sur le net. En 2013, selon l'Institut de la statistique du Québec, plus d'un élève du secondaire sur trois dit avoir été victime de cyberintimidation, soit à l'école ou sur le trajet pour s'y rendre. Les filles vivaient d'ailleurs plus d'intimidation que les garçons. La seule consolation qu'elles ont aujourd'hui c'est qu'elles sont mieux soutenues par le milieu scolaire et la société en général plus sensible à ce problème.

Même si je m'en suis assez bien sortie, je me souviens de ces moments d'intimidation. De la souffrance on apprend à apprécier davantage la vie lorsqu'elle devient plus clémente. Le temps fait son œuvre. Le mal disparaît mais ne s'efface jamais. On vit avec et on s'en sert pour avancer.

La tempête terminée, j'ai connu le calme et la sérénité. J'avais survécu et j'étais fière d'être passée au travers sans trop de séquelles. Merci maman !

J'avais 15 ans, dans la fleur de l'âge. J'ai alors passé bien du temps à rêver de l'avenir en me promenant dans le champ à l'arrière de la maison. Il était couvert de fleurs,

surtout de marguerites. J'effeuillais leurs pétales en jouant au jeu *j'me marie, j'ne me marie pas, je deviens une sœur*, jusqu'à ce qu'elles me prédissent ce que je souhaitais : me marier, mais c'est surtout être aimé qui m'importait. J'en ai effeuillé des marguerites...

« Elle avait cette grâce fugitive de l'allure
qui marque la plus délicate des transi-
tions, l'adolescence, les deux crépuscules
mêlés, le commencement d'une femme
dans la fin d'un enfant. »

VICTOR HUGO

J'imaginai le jour où je rencontrerais cet homme qui transformerait ma vie. Comme les autres filles de mon âge, je rêvais du prince charmant, celui de préférence, qui viendrait d'ailleurs et qui me conduirait vers des lieux lointains. J'aurais aimé qu'il soit Européen et que l'amour soit si fort que je décide de le suivre. Nous sommes dans les années '70 en pleine période du mouvement hippies qui avait débuté dans les années '60 aux États-Unis pendant la guerre du Vietnam (1963-1975). Notre génération, les baby-boomers, souhaitaient inventer un nouveau style de vie et refusaient les valeurs traditionnelles de leurs parents. Leur slogan « Flower Power », traduit en français par *le pouvoir des fleurs*, symbolisait une préoccupation pour la paix dans le monde, la liberté d'être et l'épanouissement sexuel. John Lennon avec sa chanson « Imagine » a immortalisé cette époque, mon époque.

Pour agrémenter mon quotidien de jeune adolescente vivant en pleine période du « flower power », je me promenais souvent avec une amie du village, sur le trottoir de Sainte-Famille qui se terminait à quelques pâtés de

maison de la nôtre. Dans notre quête d'aventure, nous recherchions des occasions de séduire. Les jeunes gars du coin étaient rares au village, c'est pourquoi j'aspirais à des rencontres fortuites.

Un jour, le hasard a porté fruit. Nous étions tombées au gré de nos promenades sur une maison habitée par deux hippies que nous avons baptisée « la maison des hippies. » Deux jeunes hommes dans la vingtaine y habitaient. Ils étaient jeunes, minces, beaux et très agréables. Ils avaient les cheveux longs foncés, des jeans quelque peu troués, des chemises colorées et de gros colliers au cou. Leur tenue vestimentaire me plaisait. Ils étaient différents des gars de Sainte-Famille les rendant ainsi plus attirants. Une zone de mystère les entourait. Ils m'intriguaient. J'avais le goût d'en savoir plus sur eux, sur leur vie.

Les deux jeunes hommes avaient choisi le retour à la terre comme leurs confrères et consœurs du « flower power ». C'est ce qui les avait amenés probablement dans notre paroisse. La maison qu'ils avaient louée était située à la fin du village, un peu en retrait. Ils bénéficiaient d'un terrain suffisamment grand pour y cultiver des légumes et se promener en toute intimité. Ils étaient assez réservés mais ouverts aux autres alors que les villageois étaient réfractaires envers eux. Ils les considéraient comme des « étrangers ». Ils avaient donc du mal à s'intégrer dans le village.

Ces « hippies » que nous avons épiés nous ont un jour adressé la parole et, pour mon plus grand bonheur, nous ont invité à leur rendre visite. À quelques reprises nous y sommes allées. Nous y étions bien accueillies. Nous discutons de tout et de rien, de la température, de la musique, de la vie des insulaires de notre âge et de l'actualité. Parfois, ils jouaient quelques airs à la flûte à

bec pour nous impressionner probablement. Cela nous plaisait. Nous nous sentions libres avec eux et quelque peu séduites par leur attitude à nous traiter comme de jeunes femmes en devenir.

Profitant au maximum de la vie et du temps, ils ne semblaient pas très préoccupés par le travail et passaient beaucoup de temps à lire, à marcher, à flâner autour de la maison. Je ne souhaitais pas leur ressembler mais j'aimais bien le divertissement qu'ils m'offraient. Pour me chapeçonner, c'est-à-dire, pour apaiser la méfiance de ma mère envers eux, elle exigeait que ma sœur Nicole m'accompagne. Je ne les ai pas longtemps fréquentés puisqu'ils y sont restés à peine un an. J'ai gardé en mémoire leur fantaisie de prendre la vie simplement dans une île plutôt tranquille.

La danse a aussi embelli une bonne partie de mon adolescence. La musique « yéyé » était alors à la mode. Souvent, je m'installais dans le salon, je faisais jouer des disques des artistes québécois populaires de l'époque, Jenny Rock, Les Bélair, Michelle Richard, les Classels et je répétais mes pas de danse devant le miroir sous l'oeil amusé de mes frères et sœurs. Lorsque je me sentais prête, j'invitais quelques amies, Lyne, Renée et Danielle, à m'imiter. Dans mes chorégraphies improvisées, je m'inspirais des danseuses de l'émission Jeunesse d'aujourd'hui animée par Pierre Lalonde. Je me pratiquais en prévision de la soirée de danse de la fin de semaine au Chalet Belle Vie, à St-François. C'était fort plaisant ce rendez-vous de fin de semaine. La salle de danse était assez grande pour accueillir un grand nombre de jeunes. Nous étions à deux pas du quai et tard le soir, on pouvait, par beau temps, s'y rendre pour contempler les étoiles avant le retour à la maison. J'ai beaucoup dansé et je danse encore maintenant... mais j'ai laissé de côté le miroir.

Que de souvenirs je conserve de ce chalet où je me sentais si libre. Toute la semaine, j'y pensais. À la base, c'était un terrain de camping comme tant d'autres mais la fin de semaine, il se transformait en salle de danse pour les gars et filles non seulement de l'Île mais de Québec également. Que de belles rencontres j'y ai faites m'entraînant ainsi à séduire et à profiter au maximum de ma jeunesse. Je me contentais de m'amuser et de récolter parfois quelques « pudiques » baisers volés durant des slows enflammés. Je découvrais ce plaisir. Je dansais toute la soirée sans arrêt et plus tard, nous rentions en taxi à la maison. Le chalet était ouvert trois mois durant l'été, de juin à août. Alors, j'en profitais pleinement.

Mes parents étaient assez permissifs pour l'époque. À quinze ans, je pouvais sortir, rentrer relativement tard et aussi fréquenter des garçons si je le souhaitais. Ils avaient confiance en moi. Après quelques années, cette belle distraction a brusquement cessé. Fini les fins de semaine de plaisir !

Sans que je m'y attende, la salle de danse est redevenue un chalet à temps plein pour les campeurs. Mes soirées du samedi se sont envolées. De toute façon, la musique avait tellement changé et cela me rejoignait de moins en moins. Du yéyé, on passa, sur le plan musical dans les années 70, au rock progressif tel que Pink Floyd. Les mordus du « planage » étaient alors bien servis. Pour ma part, cette musique me laissait de glace puisque je préférerais celles du style « fleur bleue » d'Adamo ou de Michel Delpech qui correspondait davantage à ma personnalité.

Cette période correspond à la rencontre de mon premier amour. Il s'appelait M. Il était natif de Charlebourg. Il était venu s'établir avec sa famille, non loin de chez-moi. Son père recherchait un endroit paisible pour éduquer ses enfants. Il avait acheté une maison ancestrale

sur une très grande terre. M était l'aîné de sa famille. Il avait 17 ans lorsque je l'ai connu dans mon village. Il était très convoité par les filles. J'aimais son charme sauvage, ses cheveux longs noirs, ses yeux verts et son allure en général. Il ressemblait à l'acteur québécois Marc-André Grondin qui jouait dans le film à succès *Crazy*. Il était intelligent et aimait apprendre. Il lisait de tout et expérimentait plein de choses. Nous avions déjà une passion commune : les animaux.

Un jour il avait eu l'idée d'apprivoiser un étourneau. Il avait appris à l'oiseau à se jucher sur son épaule lors de ses déplacements à pied. Plus tard, lorsque j'ai fait l'acquisition d'une caméra super 8, il réalisa toutes sortes de films sur différentes scènes de la vie quotidienne des insulaires. En fait, il était différent des autres gars. Il l'assumait au prix d'être rejeté par eux. J'admirais sa force de caractère et son originalité. Je lui dois d'ailleurs d'être encore en vie aujourd'hui. Lors d'une soirée à Québec, sa sœur qui conduisait l'automobile a fait une fausse manœuvre et elle a dérapé au début du chemin Royal à Saint-Pierre. La voiture a fait plusieurs tonneaux dans le champ. Marc pour me protéger des secousses, s'est jeté sur moi minimisant ainsi les effets de l'impact. La voiture était perte totale. J'avais 20 ans. Les autres personnes qui y prenaient place ont été blessées légèrement sauf moi. J'ai toutefois subi un choc nerveux.

On se souvient toujours du premier amour parce que c'est à partir de cette relation qu'on se construit. En fait, ce que je retiens de cette expérience amoureuse, ce sont la confiance et l'assurance que M a contribué à me donner en la vie. Son amour, l'attention qu'il me portait et nos échanges ont renforcé mon estime personnelle qui avait été ternie à l'école primaire et secondaire. Comme le dit si bien Frédéric Lenoir dans son livre *La puissance de la*

joie... « C'est à travers le regard des autres qu'on commence à se considérer soi-même ». L'image positive qu'on en retire est plus que bénéfique. C'est elle qui nous donne la force et l'élan de continuer. M et moi nous sommes fréquentés trois ans.

En venant s'établir à Sainte-Famille, les parents de M recherchaient la tranquillité mais le destin en a voulu autrement. Le drame les a frappés durement. Deux des sœurs de M sont décédées dans des accidents en traversant la route. Sans raison apparente, sa troisième sœur, vouée à une carrière florissante comme dessinatrice judiciaire, s'est suicidée en se jetant du pont de l'île. De son côté, M a suivi une voie inusitée : celle d'intégrer une secte religieuse qui l'a conduit à l'extérieur du Canada. Après toutes ces épreuves, ses parents ont finalement décidé de quitter l'île pour s'établir ailleurs.

De la campagne à la ville

J e n'avais pas encore vingt ans lorsque j'ai décidé de me présenter au *Journal Le Soleil* situé, à l'époque, sur la Côte d'Abraham, à Québec. Aucun poste n'était affiché pourtant. Impulsivement, je suis entrée et j'ai demandé à la réceptionniste de rencontrer quelqu'un au service du personnel. On m'a dirigé au 3^e étage et là un conseiller en ressources humaines m'a reçue, comme ça, sans rendez-vous. Candidement, je lui ai manifesté mon désir de travailler au journal. Ce lieu me semblait si agréable et stimulant. Je m'imaginai dans une salle animée de rédaction avec tous ses journalistes en quête de sensations fortes et de nouvelles des plus savoureuses et insolites. L'édifice était attrayant, très bien situé au centre ville de Québec. Pour une jeune insulaire, c'était attirant comme premier emploi. Je voulais vivre de nouvelles expériences et être au cœur de l'action.

J'ai été embauchée immédiatement, sans aucun concours, juste une entrevue réalisée en 30 minutes. Et, une semaine plus tard, je débutais, non pas à la rédaction comme je l'aurais souhaité, mais au service de la publicité, un monde que je découvrais pour la première fois. Environ

une vingtaine de représentants publicitaires y travaillaient et une trentaine de personnes les soutenaient au plan du graphisme et de l'administration. Je faisais partie de cette équipe. C'était un milieu fascinant et très dynamique avec des gens qui besognaient fort mais qui prenaient un peu de temps en fin de journée pour s'amuser un peu, question de décompresser. J'étais dans mon élément. Le salaire m'importait moins que l'ambiance. Je gagnais un gros 70\$ par semaine et j'étais heureuse.

Dans les années '70, seuls des hommes occupaient des postes de représentants publicitaires, non par discrimination, mais parce que les femmes ne postulaient pas pour ce type de travail. Ils étaient tous âgés dans la vingtaine. Leur travail consistait à sillonner le Québec pour vendre des publicités. De retour au bureau, ils étaient surtout en relation avec les « maquettistes » (des graphistes) comme on les appelait à l'époque ; ce sont eux qui réalisaient les concepts publicitaires. Le fonctionnement du quotidien était vraiment différent de celui d'aujourd'hui. Internet n'était pas encore au rendez-vous. Les déplacements en voiture des représentants étaient nombreux et on les voyait peu. Mais lorsqu'ils y étaient tout se transformait. Le bureau devenait agité dans tous les sens du mot. Ils étaient pressés par le « deadline » du journal.

J'étais jeune et assez candide. J'étais rêveuse et j'avais l'avenir devant moi. J'espérais réaliser tous mes idéaux, tant sur le plan personnel que professionnel. Je me sentais comme dans un film d'action parsemé de plusieurs scènes de séduction. J'arrivais dans le monde adulte. Je contrastais avec d'autres filles de l'équipe du service de publicité qui étaient très sympathiques mais plus rationnelles et conventionnelles. Elles travaillaient pour gagner surtout de l'argent. Et, pour la plupart, elles espéraient se marier et avoir des enfants. Non seulement au plan de mes idées

et de mes valeurs, je contrastais avec elles aussi par mon « look ». J'accordais beaucoup d'importance à mon image et je suivais respectueusement la mode. J'aimais les vêtements originaux (comme c'est le cas encore aujourd'hui) et qui mettaient en valeur mon corps de jeune femme.

Je portais des vêtements ajustés, des jupes noires courtes souvent en cuir et des chandails de laine ajourés à la taille. L'harmonie entre le noir et le mauve me plaisait. Au cou, j'aimais bien les bijoux scintillants qui donnaient de l'éclat, à mes vêtements que j'avais judicieusement sélectionnés le soir précédant mon retour au travail du lendemain. Mes chaussures étaient de style ballerine. On me disait souvent que je ressemblais à une cubaine avec mes cheveux très longs bruns foncés, légèrement bouclés que je laissais toujours dégagés et flottés sur mes épaules. J'étais assez mince et de grandeur moyenne, 5,4 pouces. J'étais ouverte à découvrir d'autres personnes et d'autres sensations. Je rêvais d'aventure... Pour moi tout était « aventure » en ville.

Les jeunes représentants publicitaires du journal m'apportaient cette fantaisie et cette légèreté tant recherchées. Ils me portaient beaucoup d'attention et m'appelaient affectueusement « la p'tite fille de l'Île faite avec amour » en lien avec le slogan que l'on retrouvait sur les emballages des produits de la boulangerie de mon père. Je recevais ces compliments comme un cadeau, moi qui avais longtemps été la cible d'injures des filles de Sainte-Famille. J'étais une bonne employée livrant rapidement et efficacement le travail demandé pour que la publicité se réalise dans le délai requis.

Certains représentants s'intéressaient à moi, non seulement comme employée mais comme jeune femme. Il me posait des questions sur mes goûts, mes intérêts. J'étais ravie et surprise d'être en quelque sorte un sujet d'intérêt pour eux.

Chaque matin, certains d'entre eux, se pointaient devant la porte d'entrée des employés du journal attendant avec hâte mon arrivée. Je semblais les stimuler à partir leur journée du bon pied. On me trouvait intéressante. J'étais au 7^e ciel.

Bref, on débutait les journées dans la bonne humeur et on les terminait de la même manière. J'avais toujours hâte au lendemain de reprendre le travail, même si le trajet en autobus à partir de l'île, était long matin et soir, (deux heures par jour). L'ambiance était merveilleuse et j'aimais la fébrilité du travail dans un quotidien pour que chacune des publicités atteigne le niveau de qualité espéré.

J un employé de bureau, tranchait un peu comme personnalité par rapport aux autres membres de l'équipe. Il portait plus ou moins attention à son « look », comparativement aux représentants qui avaient une image soignée en raison de leur contact régulier avec des clients.

Bien que J était un bon employé, il pensait plus souvent que les autres à jouer des tours aux collègues, surtout aux femmes d'âge mûr. C'était le plus espiègle du groupe. Il agissait souvent comme un jeune collégien en vacances.

Malgré mon jeune âge, j'ai été l'une de ces cibles et ce, dès ma première journée de travail. Il se faisait un malin plaisir de faire passer un test aux nouveaux collègues en guise de bienvenue. J'étais en charge de répondre au téléphone des représentants et je ne sais pas par quel

moyen il y était parvenu, mais il avait réussi à faire sonner, en même temps, les 17 lignes téléphoniques de mon poste de travail. J'étais déstabilisée. Je ne voulais surtout pas décevoir le directeur, surtout mon premier jour de travail. Heureusement, il a compris rapidement ce qui se passait. Il savait déjà que l'espiègle J n'était pas très loin et que j'étais l'heureuse victime de l'une de ses plaisanteries. Il s'est alors fait réprimander. Par la suite, je suis devenue son ami et la complice parfois de ses espiègeries, surtout le vendredi en fin de journée.

Ce collègue rivalisait d'imagination pour faire ses coups. À une occasion, il avait versé de l'encre dans le pot de fleurs fraîchement cueillies par ma collègue plus âgée. Souvent le midi, elle en profitait pour ramener des fleurs au bureau. Elle aimait leur beauté et leur odeur. Inutile d'ajouter que son bouquet s'était fané en un rien de temps lui causant ainsi une vive frustration. Elle s'est empressée de le dénoncer au directeur. C'est avec amusement, que J le coquin, surveillait de loin la scène du coin de l'oeil. Encore une fois, il avait eu droit aux remontrances du directeur.

Ces femmes d'expérience que J taquinait allègrement avaient un coeur d'or. Elles s'appelaient Georgette et Hélène. Elles m'ont prises rapidement sous leurs ailes. Elles étaient très sympathiques et m'ont appris à bien faire mon travail agissant comme des mentors à mon endroit sans même que le directeur leur demande. Georgette et Hélène ont facilité de plus mes rapports avec les autres jeunes filles de l'équipe.

Si bien que la fin de semaine je sortais avec ces collègues dans des discothèques de Québec comme celle située au Vieux-Port. Nous dansions jusqu'aux petites heures du matin. Certains représentants nous accompagnaient et nous ramenaient après la soirée. De mon côté,

j'allais dormir à Limoilou, chez ma tante Georgette, la sœur de ma mère, qui n'habitait pas très loin du journal. Le lendemain, je pouvais me rendre à pied au travail.

J'aimais bien passer quelques jours chez ma tante. Elle était bien divertissante. On jasait, on dansait, on faisait même parfois des tours au téléphone. Je crois avoir agrémenté sa vie puisqu'elle était souvent seule dans son petit logement sur la 1^{re} rue à Limoilou, ses deux fils étant souvent absents. Avec elle et au travail, je découvrais une autre vie plus exaltante. Je suis restée à l'emploi du journal 5 ans et j'ai profité de l'hospitalité de ma tante le même nombre d'années. Ma vie a changé par la suite tant professionnellement que personnellement puisque j'ai rencontré Yves, celui qui allait devenir mon mari et le père de Frédéric.

Je l'ai connu dans une discothèque à Québec. Il était blond, mince et provenait d'une bonne famille de Charlesbourg. C'était un bel homme avec une belle personnalité. Je l'ai aimé rapidement. Ses valeurs concordaient avec les miennes. Comme moi, il souhaitait être en couple et, éventuellement, avoir des enfants. Il était expert en sinistres pour une compagnie d'assurances. Nous nous sommes fréquentés un an avant de nous marier. Il était simple, gentil et très doux si bien que j'en garde un très bon souvenir (il est maintenant en couple avec Danielle, une femme que j'apprécie beaucoup). De cette union est né mon fils, le 11 mai 1984, à 6 h 30, un samedi matin, après dix-huit longues heures de travail. C'était le jour de la fête des mères. Quelle heureuse coïncidence !

En cette année 1984, une bombe explose à la gare centrale de Montréal pour décourager la venue du pape Jean-Paul II, trois personnes sont mortes et 30 autres ont été blessées. Parce que l'usine mettait fin à ses activités de gisement de fer, la ville De Gagnon, sur la Côte Nord,

ferme définitivement et entraîne l'expropriation de 700 personnes. Marc Garneau, l'actuel ministre fédéral, devient le premier astronaute canadien à participer à une mission spatiale. Sur le plan politique, Pierre-Élliot Trudeau, après un long règne comme premier ministre du Canada, démissionne alors que Guy Lafleur prend sa retraite. C'est aussi le moment où l'on souligne, un peu partout au Canada, le 450^e anniversaire de la découverte du pays par Jacques Cartier. Sur le plan musical, Georges Michael, est alors fort populaire.

Frédéric était un beau petit bébé tout blond comme son père. Il souriait tout le temps et était très enjoué. Il était délicat et fragile, malgré mes bons soins constants.

Il contractait souvent des virus, surtout des otites à répétition, principalement lorsqu'il a commencé à fréquenter d'autres enfants à la garderie. C'était inquiétant. Il a même dû un jour être hospitalisé pendant une semaine, le médecin ignorait la souche de son infection. Il s'en est sorti finalement sans séquelles. Nous avons dû lui faire enlever ses amygdales pour contrer son problème d'otites à répétition vers l'âge de 4 ans.

MARTIN EN SKI

*Aujourd'hui martin va faire du ski
Martin va à toute vitesse
Malheur, il tombe
L'autre personne à côté rit.*

Frédéric B.M.

Le 30 mars 1992 (Frédéric a écrit ce texte à 8 ans)

Martinen
 ski
 aujourd'hui
 Martin va
 faire du
 ski. Martin
 va à toute
 vitesse.
 Malheur
 il tombe.
 Lauteur
 personne
 à côté rit.
 Frédéric B.M. 1992
 Le 30 mars

Déjà, petit, il s'affirmait. Il était assez expressif et manifestait assez facilement ses joies et ses peines. Lorsqu'il voulait jouer à un jeu, aller dehors par exemple ou rester plus longtemps dans un manège dans les centres commerciaux, il faisait de petites crises en se jetant par terre, en tapant le plancher avec ses deux petits poings en pleurant. J'avais du mal à le contrôler. J'attendais alors qu'il s'épuise pour intervenir. Plus il grandissait, plus il s'embellissait. Il aurait pu faire des publicités à la télévision tellement il était mignon.

Parmi les nombreux souvenirs de son enfance, j'ai en mémoire une de ses premières phrases complètes. À la vue de la première neige sur la pelouse, il s'est exclamé : « le gazon est parti...! » avec un grand soupir. Il semblait intrigué par la disparition soudaine du gazon. (Il apprendra rapidement à quel point les saisons changent vite au Québec).

J'ai été choyée par ce bon bébé. Il m'apportait beaucoup de bonheur, même si parfois je ne me sentais pas à la hauteur. Assurément, il n'a jamais manqué d'affection, d'amour ni de bons soins. Je crois que c'était le plus important.

Quand il était petit, j'avais une relation assez fusionnelle avec lui. Je voulais lui donner une dose massive et inconditionnelle d'amour avant de lui apprendre à s'envoler tout simplement pour qu'il se sente en sécurité toute sa vie. En fait, je voulais lui donner ce que j'avais reçu de ma mère. Mon attitude protectrice l'a peut-être exaspéré parfois mais je croyais faire pour le mieux.

Durant ses premières années, j'ai été privilégiée d'avoir une gardienne comme Pauline, à la maison. C'était la nièce de son père. Elle en a bien pris soin. Au début, je me sentais coupable de le confier même si cette femme

était comme une deuxième mère pour lui. Je faisais partie de la nouvelle génération de femmes qui voulaient se réaliser sur le plan professionnel. Je travaillais comme directrice des communications par intérim à la Ville de Charlesbourg. Mon bureau était à deux pas de chez-moi. Je pouvais dîner à la maison et voir mon fils régulièrement, baissant ainsi mon niveau de culpabilité de mère au travail.

Pauline était très fière de Frédéric. Elle était toujours heureuse de m'annoncer, à mon retour du travail, ses exploits quotidiens : la première fois qu'il s'est levé, ses premiers pas, des mots nouveaux, etc. À travers elle, je voyais ses progrès pendant mon absence. J'ai bien apprécié sa présence auprès de mon fils comme lui d'ailleurs. Il était bien attaché à sa gardienne et souhaitait, petit, lui être exclusif. Parfois, il se sentait en compétition avec son petit-fils du même âge, le « p'tit Roger » comme elle l'appelait. Elle en parlait souvent et Frédéric lui posait un tas de questions à propos de ses goûts et de ses préférences alimentaires, si bien que Pauline l'utilisait souvent comme référence pour lui faire avaler quelques bouchées d'un repas qu'il n'appréciait pas particulièrement. Si le P'tit Roger s'en contentait, pourquoi pas moi, devait-il se dire.

Pauline faisait partie d'une chorale à l'église et lui chantait souvent des cantiques religieux. C'est peut-être pour cette raison qu'il a développé tôt de l'intérêt pour la musique. En fait, il a chanté bien avant de parler. Il fredonnait souvent *L'Ave maria*, un chant apprécié par Pauline dans sa chorale. L'autre chanson qu'il aimait particulièrement était celle interprétée par Fabienne Thibault et Richard Cocciante « *Question de feeling* » qui a connu beaucoup de succès en 1984. Chaque fois qu'il l'entendait à la radio, il ne pouvait s'empêcher de fredonner le refrain. C'était automatique. Il avait la voix

si juste pour son jeune âge! (C'était un présage de ses intérêts futurs puisqu'il complétera un DEC en percussion au Cégep de Limoilou et fera longtemps partie de différents groupes de musiciens tant à Québec qu'à Barcelone.)

Frédéric était un petit garçon solitaire (ça changera beaucoup avec le temps, il a maintenant près de 500 amis sur *facebook* partout dans le monde). Il aimait bien recevoir de la visite à la maison puis après retrouver un peu de calme dans sa chambre. Il s'amusait bien seul et s'inventait toutes sortes de jeux.

Mon fils avait une imagination débordante. Plus tard, à son insu, je l'ai souvent observé dans le sous-sol de la maison à s'amuser à transformer des publicités télévisées par d'autres de son crû. Il savait les rendre toujours plus amusantes. Frédéric a toujours eu un grand sens de l'humour. Je croyais à l'époque qu'il travaillerait en publicité. Mais un jour, en passant en automobile devant le parlement, il a déjoué nos pronostics en nous annonçant son intérêt à devenir premier ministre du Québec, peut-être même du Canada, disait-il. (Drôle de coïncidence parce que plusieurs années plus tard, il deviendra guide à l'Assemblée nationale) Son plan de carrière n'était pas clair...

Mon travail à temps partiel à la Ville de Charlesbourg, et dans le réseau scolaire par la suite, m'a permis de profiter pleinement de son enfance. Nous allions souvent au parc Maria-Goretti près de la maison et il pouvait rencontrer d'autres enfants de son âge, comme Mariane, une voisine avec qui il a joué quelques années. Mais les personnes qui habitaient notre quartier étaient assez âgées et Frédéric aurait aimé avoir plus d'amis de son âge, surtout des garçons.

L'été, il aimait jouer à cache-cache à l'arrière de la maison. Il se réfugiait derrière les arbres et les arbustes me causant parfois quelque insécurité puisqu'il ne répondait pas à mes appels. Souvent, il me faisait languir plusieurs minutes. J'étais morte d'inquiétude. Il finissait par se rendre après de nombreuses astuces pour le faire revenir à la maison. Il était espiègle comme moi et sa grand-mère Denise.

Je me souviens aussi de sa joie lorsqu'il a reçu en cadeau de Noël, sa belle tondeuse bleue en plastique. Que de fois, pour imiter son père, il a tondu la pelouse en imitant le bruit d'une tondeuse. À tort, nous pensions plus tard bénéficier d'une relève pour faire cette corvée. Hélas, son intérêt s'est arrêté sitôt que sa petite tondeuse s'est brisée.

Déjà jeune, il était aussi friand d'histoires et de contes (il complétera plus tard un bac en histoire). Lors de mes jours de congé, il me demandait souvent d'aller à la bibliothèque du Trait-Carré, à Charlesbourg. Il aurait pu y passer des heures à regarder toutes sortes de livres et de bandes dessinées et à commenter tout ce qu'il voyait. Nous sommes allés souvent pour lui faire plaisir. Son goût pour la lecture a débuté à cet instant probablement.

Puis, à l'âge de 6 ans, sa vie a changé. Son père et moi n'étions plus sur la même longueur d'onde. Nous étions devenus amis et le sommes restés depuis. J'ai tellement ressenti de culpabilité juste à l'idée de lui causer du chagrin par cette rupture. Yves et moi étions dans la jeune trentaine et nous souhaitions refaire nos vies, connaître l'amour surtout sans briser la vie de notre fils adoré. Pour ma part, c'était une question de survie. Je me sentais si triste et ma seule issue était de m'en sortir. Ni son père, ni Frédéric, n'étaient en cause. J'éprouvais ce problème

intérieur et je ne souhaitais surtout pas les affecter par ce grand malaise.

Par dessus tout, je ne souhaitais pas qu'Yves et moi en viennent à se détester avec le temps comme tant de couples qui persistent à rester ensemble de longues années pour de mauvaises raisons. J'ai donc préféré partir pour ne pas nuire au bonheur et à l'équilibre de mon fils. Je devenais ainsi libre après 13 ans de mariage.

De nouveau libre

L'année de ma rupture, en 1990, non seulement notre couple éclatait mais tout bougeait autour de nous sur la planète. En Afrique du sud, mon idole, Nelson Mandela, leader de la lutte contre l'apartheid, est libéré après 27 ans de prison. La guerre du Golfe débute lorsque les troupes irakiennes envahissent le Koweït. Le *Cirque du Soleil*, notre fierté québécoise, connaît un grand triomphe à Paris et, sur le plan télévisuel, nous assistons à la première présentation de la série *Les filles de Caleb* qui connaîtra un grand succès.

Mon divorce a été prononcé dans ce contexte social, politique et culturel, sans tambour ni trompette. C'est une période d'ailleurs où le nombre de divorces est en hausse et atteint un pic important au Québec. En 1990, des statistiques du gouvernement du Québec rapportent 20 474 cas par rapport à 2 947 en 1969.

Nous faisons partie des statistiques. Malgré tout, nous avons fait de notre mieux pour traverser sereinement cette étape de notre vie pour le bien-être de notre fils et ce, sans trop de séquelles et sans aucun déchirement. Nous nous sommes beaucoup respectés mutuellement dans cette démarche. Nous étions préoccupés davantage par le bonheur de chacun. Encore aujourd'hui, Yves et moi maintenons une excellente relation. Lorsqu'il y a des

événements qui nous rassemblent à cause de notre fils, nous sommes toujours heureux de nous revoir.

Cette liberté retrouvée après 13 ans de mariage me donnait des ailes. J'étais remplie d'espoir et ouverte à l'amour qui n'a pas tardé à venir. Au moment où je m'y attendais le moins, j'ai fait la connaissance d'un conquérant redoutable. Il s'appelait M et il m'a plu beaucoup dès le premier jour. Il était journaliste. Nous nous sommes rencontrés dans un petit café sur la rue Cartier. Il avait une forte personnalité et était des plus intéressants. Il était fort doué avec les mots si bien qu'il m'a conquise rapidement. J'imaginai que bien des filles avant moi avaient dû succomber elles aussi à ses charmes. C'était la première fois que je rencontrais un prétendant aussi flamboyant dans sa façon de me faire la cour. Pour me faire plaisir, il me faisait livrer en taxi d'immenses bouquets de fleurs. Il était à l'image de ce que je recherchais.

Et, après quelques mois de fréquentation, il m'a demandé si je voulais partager sa vie. Il avait choisi non seulement le moment mais aussi l'endroit, pour me déclarer ses intentions, le beau village de Sainte-Pétronille à l'Île d'Orléans, lieu de mes origines.

Le temps était doux. Par un beau soir d'été, à la lueur du crépuscule. Après s'être promené dans le coin, nous avons emprunté à pied la rue Laflamme pour avoir un accès direct au fleuve. Nous souhaitions entendre le bruit de l'eau et comme le temps était chaud et humide, nous cherchions un coin plus frais. Tout était calme autour de nous. On aurait dit que le fleuve s'était arrêté de bouger quelques moments. La vue était magnifique. D'un côté, nous apercevions les chutes Montmorency, en face, on commençait à entrevoir le scintillement des lumières de la ville de Québec et de l'autre côté, la petite plage déserte

de l'auberge la Goéliche, si invitante pour les « touristes » que nous étions. Quelques goélands étaient au rendez-vous croyant que nous allions sûrement les nourrir puisque nous avions apporté un sac avec quelques boissons rafraîchissantes. Ce décor enchanteur était propice aux confidences et M me déclara son amour. C'était réciproque.

Il en avait assez des fréquentations sans lendemain et le célibat lui pesait. Il souhaitait entreprendre un nouveau virage dans sa vie. J'étais l'heureuse élue. De plus, comme il n'avait pas d'enfant, il se réjouissait de la présence de mon fils dans son quotidien. J'étais au comble de la joie.

La vie qu'il m'offrait était attirante. Il vivait dans un secteur tranquille à Beauport, dans une belle et grande maison avec un boisé à l'arrière. Sur son grand terrain, il y avait de beaux arbres matures et une cabane au fond du boisé. C'était chaleureux comme endroit et très verdoyant. J'imaginai déjà Frédéric profitant de ce bel environnement avec des amis de son âge puisque le quartier était rempli d'enfants.

M me donnait aussi la chance d'avoir une vie différente. Le scénario était parfait. Il souhaitait que cette relation fonctionne et il y a mis le paquet. Mais il y avait une ombre au tableau. Une voix intérieure me disait souvent que cet homme n'était pas fait pour moi. Je refusais de l'écouter, surtout d'y croire ; il m'offrait LA VIE dont j'avais toujours rêvée. J'estimais que je le méritais.

Finalement, la réalité m'a rattrapée. Ma voix intérieure devenait de plus en plus criante, cela me préoccupait. Puis, lentement, j'ai été à l'écoute des signes avant-coureurs. J'observais que le célibat de M lui manquait. Il devenait plus indépendant et plus distant. Je ne le

reconnaissais plus. Il rentrait de plus en plus tard à la maison. Je le sentais plus angoissé et malheureux. Où était passé celui qui m'avait tant fait vibrer ?

Devant tant d'évidence, j'ai rompu. J'ai eu bien du chagrin. Je me suis réfugiée momentanément chez mes parents pour soulager ma peine. Et, puis le temps a fait son œuvre. J'ai réalisé que j'étais surtout en amour avec l'amour. Même si cette relation n'a pas fonctionné, je suis heureuse de l'avoir vécue surtout parce qu'elle m'a permis de mieux me connaître.

Par la suite, j'ai donc décidé de prendre un temps d'arrêt. J'en ai donc profité pour être plus présente auprès de mon fils et me concentrer davantage sur mon travail. J'avais en poche un baccalauréat en communication.

25 ans de passion

Parmi les plus beaux moments, outre la naissance de mon fils, le travail a occupé une place importante dans ma vie. J'ai beaucoup aimé travailler et j'avais choisi une carrière qui correspondait pleinement à mes intérêts, les communications.

C'était une grande passion, un véritable plaisir de se rendre au bureau chaque jour, même si je devais subir, surtout au cours des 15 dernières années, les contraintes de la circulation, matin et soir, été comme hiver. Je pense avoir donné le meilleur de moi-même partout où j'ai travaillé, dans des commissions scolaires, au ministère de l'Éducation, à la Fédération des comités de parents du Québec et à la Fédération des commissions scolaires du Québec.

Chacune de ces organisations était importante à mes yeux. Je m'y investissais totalement comme si c'était ma propre entreprise. Dans l'ensemble, je n'ai que de bons souvenirs des emplois occupés. Mon seul regret, est la vitesse à laquelle tout s'est déroulé. On devrait avoir deux vies pour prolonger ce grand plaisir. Je le répète souvent à mon fils mais je ne suis pas convaincue qu'il partage l'opinion de sa « boomer » de mère.

J'ai su très tôt mon choix de carrière : par la télévision. J'avais 6 ans. Au début, je me voyais lectrice de nouvelles

ou chef d'antenne. J'admirais ces femmes. Elles étaient intelligentes, belles, toujours bien habillées, avaient une diction parfaite et semblaient heureuses de faire ce métier. Je m'imaginai les remplaçant un jour. Mais rapidement j'ai compris qu'être chef d'antenne n'était pas de tout repos en raison du grand stress du direct qui aurait probablement nuit à ma qualité de vie. Je n'étais pas faite pour ça. Le côté éphémère de cette profession plus « glamour » me plaisait moins. J'ai alors emprunté une voie parallèle, celle de conseillère en communications.

J'ai été comblée professionnellement tout au long de mes 25 ans de carrière dans le secteur de l'éducation. On me faisait confiance et on me stimulait à me dépasser. J'ai toujours pensé que ce travail avait un côté « artistique », parce que l'écriture en soi est un acte créatif comme la conception d'événements ou de slogans. J'ai pu créer tout en rendant de précieux services à mes employeurs. Je suis fière d'avoir vécu de si belles expériences en gagnant bien ma vie.

Tout au long de ma carrière, je suis arrivée au bon moment au bon endroit, « the right thing at the right time » comme disent les Américains. Je n'ai pas connu de passage à vide. La vie a été bonne pour moi et a mis sur ma route des gens qui n'ont pas hésité à me donner ma première chance comme Gaétan, un secrétaire général d'une commission scolaire qui m'avait confié la responsabilité de développer les relations de presse. Je crois avoir réussi à donner satisfaction à cet employeur durant les années où j'ai fait ce travail. J'ai réussi à créer, non seulement des liens avec les médias, mais aussi avec les directions d'école dans le but de susciter chez eux un sentiment d'appartenance, de fierté à travailler pour le secteur public d'éducation.

Comme anecdote, je me souviens particulièrement d'un moment, où ne reculant devant rien pour répondre à une demande d'une direction d'école qui cherchait un porte-parole hockeyeur pour mener une campagne contre la drogue, être allée rencontrer un homme charmant au Colisée, feu Marius Fortier, le père des Nordiques, pour recruter un de ses joueurs sans connaître ni le hockey, ni les joueurs. Malgré cet obstacle, j'ai relevé le défi, impressionnant du même coup le directeur de la polyvalente en question.

Ma réputation traversait les murs de la commission scolaire et rapidement, je me suis vue offrir un autre poste. Un gestionnaire influent du ministère de l'Éducation avait été impressionné par la qualité de mon travail et m'avait chaudement recommandé à la direction de la formation professionnelle au secondaire, au ministère de l'Éducation, qui recherchait un professionnel pour faire connaître la réforme.

J'ai donc occupé le poste pendant cinq ans. Cette expérience a contribué à élargir mes horizons et à développer une perspective plus large de mes actions en communication. En fait, ma plus grande satisfaction a été la tournée réalisée avec le directeur général auprès des hommes d'affaires pour faire connaître la réforme de la formation professionnelle au secondaire, mise sur pied par le ministre Claude Ryan, en 1986. Même si notre tournée n'a pas connu les résultats espérés, nous avons eu beaucoup de plaisir à sillonner ensemble une partie du Québec et à faire valoir le plan du ministre concernant le renouvellement de la formation de la main-d'oeuvre.

De fil en aiguille, à ce même ministère, j'ai hérité d'un autre mandat très stimulant, celui des relations internationales, une véritable découverte pour moi. J'avais l'agréable tâche de recevoir des délégations étrangères de

différents pays comme l'Allemagne, le Maroc et Saint-Kitts-et-Nevis dans les Caraïbes pour leur présenter la réforme de la formation professionnelle et aussi agir à l'occasion comme guide touristique dans notre belle ville. J'ai eu tant de plaisir à accueillir ces représentants et à les entendre parler d'éducation dans leurs pays.

Et, dans la même veine, on m'a aussi confié le mandat d'établir des liens avec la Banque mondiale et auprès de certaines entreprises privées qui exportaient de la formation dans les pays développés ou en voie de développement. Je remuais ciel et terre pour établir des contacts, si bien qu'un jour, l'élève a dépassé le maître (le directeur général). Toute sa correspondance m'était dirigée puisqu'on m'avait involontairement et, à mon insu, attribuée son statut. Cette notoriété éphémère avait bien fait rire mon supérieur qui avait heureusement un grand sens de l'humour. Puis, les années ont passé. Mon contrat s'est terminé. J'étais à la recherche d'un nouvel emploi et, par bonheur, une autre porte s'est ouverte, une offre d'emploi intéressante paraissait dans le journal *Le Soleil*. J'ai alors posé ma candidature pour le poste de conseillère en communications à la Fédération des comités de parents du Québec.

Lorsque J.P., l'ex directeur général de la Fédération des comités de parents du Québec, m'a téléphoné pour me demander si je souhaitais laisser mes affaires dans mon bureau après avoir réussi un concours de recrutement, j'ai mis du temps à réaliser qu'il m'annonçait, en fait, que j'avais obtenu le poste de conseillère en communication convoité par 250 candidats. J'étais si fière de cette victoire. Le dynamisme des membres du conseil d'administration, présidé par Gary Stronach à l'époque, demeure mon plus beau souvenir. Je les considérais comme des membres de ma famille tant je les appréciais et c'était réciproque. Sous

leur mandat, j'ai pu exploiter d'autres volets de ma profession, la mise sur pied d'un service de communication, l'organisation d'événements et les relations politiques et médiatiques. Je me sentais comme un poisson dans l'eau tant toutes ces tâches me convenaient parfaitement.

Ce président si dévoué avait un côté très loufoque. Il ne manquait jamais une occasion de me taquiner et de me provoquer avec des blagues que je ne saisisais jamais, vu sa difficulté à parler la langue de Molière. Mon incompréhension le faisait bien rire.

J'accompagnais le président et des membres de son conseil à des activités politiques des plus intéressantes. La plus marquante a été ma participation aux États généraux sur l'éducation, en septembre 1996, à Montréal. J'ai alors découvert que j'étais une femme de cause. J'ai aussi pu mettre à contribution mon sens politique au service de la FCPQ pour favoriser une plus grande reconnaissance des parents dans les comités.

Les États généraux sur l'éducation se sont déroulés sur une semaine à Montréal. Le temps a passé vite comme l'éclair. Nous étions sollicités de toutes parts, des médias, des politiciens, des présidents d'associations, etc. J'aimais bien toute cette fébrilité dans l'air. J'ai alors pris conscience que tout se joue bien souvent dans les coulisses du pouvoir. Je me sentais naturellement à l'aise dans mon poste de conseillère au plan politique et médiatique.

L'activité pourtant n'était pas de tout repos et souvent, la fatigue aidant, elle entraînait certains moments assez cocasses, comme celui où des élus très sérieux du gouvernement souhaitaient se joindre à nous pour un dîner. Le président de la FCPQ, leur avait demandé bien simplement, et avec un certain sourire au visage, s'ils

souhaitaient manger un hot dog chez Valentine ou un steak dans un restaurant chic tout près de là. Très surpris de sa proposition, les politiciens ont eu l'air contrarié et se sont abstenus de répondre, contrairement à nous qui pouffions de rire discrètement, derrière la délégation politique.

C'était Gary, un homme drôle, brillant, et très coloré. Il ne se prenait pas au sérieux. Il était aimé de tous pour cette raison et pour son dévouement pendant des années à la défense des comités de parents dans le réseau scolaire québécois. Même si le contexte de travail était assez tumultueux à l'époque, une restructuration était en cours, j'y ai vécu sept belles années.

Partir de la Fédération des comités de parents m'a été très difficile parce que je quittais un travail que j'adorais et des membres du conseil d'administration que j'appréciais. Je n'oublierai jamais l'hommage rendu par le président lors de la fête soulignant mon départ. Il m'avait livré un si beau témoignage en précisant ma contribution à l'évolution et à la modernisation de cette organisation. J'étais flattée, émue et si fière de les avoir soutenus dans cette cause.

Mais un autre défi m'attendait ailleurs. Et je n'ai pas pu résister à cette offre des plus alléchantes : servir une autre cause liée à l'éducation, la démocratie scolaire, à la Fédération des commissions scolaires du Québec. Brigitte, Denis et Berthier, tenaient à ce que je rejoigne leurs rangs comme collègues. L'organisation recherchait une personne d'expérience disposant de mon profil professionnel et personnel. J'ai donc fait le saut.

Je suis arrivée en l'an 2000 à cette fédération. J'y ai connu des gens engagés, solidaires et respectueux les uns des autres. C'était une équipe des plus dynamiques qui

s'investissait pleinement dans leur travail et qui aimait bien s'amuser à l'occasion, question de décompresser un peu et de resserrer les liens entre collègues.

C, le secrétaire général de l'époque était un homme qui aimait bien jouer des tours. Il ne manquait pas une occasion, surtout LA bonne occasion. Je me souviens particulièrement de ce moment où j'attendais fébrilement un appel du cabinet du ministre pour réaliser une entrevue avec le ministre de l'époque, M. Sylvain Simard pour le magazine *Savoir*. C l'avait appris de D, mon supérieur, et quelques minutes avant la véritable entrevue téléphonique, il a modifié sa voix en se faisant passer pour le ministre. La porte de mon bureau était fermée, pour plus de tranquillité, et pendant que je m'entretenais avec le « faux ministre », certains employés se bidonnaient, à mes dépens, de l'autre côté de ma porte. Ne me doutant de rien, je suis sortie de mon bureau bien candidement et ils se sont tous mis à rire. Ce mauvais tour m'a quelque peu déstabilisée lorsque le vrai ministre m'a téléphoné quelques minutes plus tard. J'ai quand même réussi à tenir le coup durant cette entrevue même si j'avais une grande envie d'éclater de rire en repensant à cette blague.

J'ai toujours pensé que le perfectionnement s'imposait particulièrement en communications. Sur ce point, j'étais sur la même longueur d'ondes que les dirigeants de la FCSQ. J'ai donc pu réaliser l'ambition dont je rêvais depuis longtemps : compléter un diplôme de 2^e cycle en communications publiques, à l'Université Laval. À 47 ans, je suis retournée étudier. J'ai tellement aimé la vie universitaire que le travail était devenu plus terne au quotidien. Je m'y investissais complètement et j'adorais les échanges avec de jeunes étudiants ; ils me permettaient de me sentir jeune et « branchée ». Mon objectif était

d'obtenir mon diplôme à 50 ans. J'ai réussi à le compléter dans le délai fixé.

L'obtention de ma maîtrise en communications a valu le coup de tous les efforts mis pendant trois ans. J'en ressens encore une grande fierté. Merci Denis Pouliot, ex directeur des communications, de m'avoir permis de réaliser cet objectif qui me tenait à cœur. Ce que j'ai appris à l'université, je l'ai redonné ensuite aux membres, à l'organisation, à mes lecteurs du magazine *Savoir* et à ceux qui me consultaient pour des conseils professionnels en communication.

Ma facilité à entrer en relation avec les autres m'a beaucoup servi. Mes employeurs semblaient l'apprécier puisqu'on m'a souvent confié le rôle de relationniste. J'ai donc eu à mettre de l'avant ce « talent » pour créer des liens avec des gens influents sur la scène publique, pour nous soutenir à divers titres, comme porte-parole à des moments charnières, conférencier ou formateur, présidence de concours.

Ma rencontre la plus marquante est celle avec M. Paul Gérin-Lajoie, le père de la Révolution tranquille en éducation dans les années '60. C'était un homme ouvert, fin analyste, un politicien dans l'âme. Je l'ai beaucoup apprécié. Il a toujours eu un faible pour la FCSQ particulièrement pour la cause de la démocratie scolaire et il l'a bien démontré chaque fois qu'il a pu. J'ai entretenu avec lui des liens des plus intéressants et agréables.

La première fois, je l'ai rencontré à la fondation qui porte son nom à Montréal, dans le cadre d'une entrevue pour le magazine *Savoir*. J'étais bien impressionnée d'être reçue par son fils, François Gérin-Lajoie, et de me retrouver dans son bureau. J'étais seule, un peu fébrile et j'examinais la pièce en l'attendant. Il y avait, bien en vue,

un globe-terrestre qui portait un chapeau de paille. J'imaginai que c'était le sien et qu'il l'avait déposé là pour symboliser probablement son attachement au monde et ses nombreux voyages à l'étranger pour la dictée PGL.

Sans me faire attendre trop longtemps, il est entré dans cet espace mythique à mes yeux. En l'apercevant, j'ai eu l'impression de le connaître même si c'était la toute première fois que je le voyais. Notre complicité a débuté à ce moment. Il était si charmant et courtois. Malgré son âge avancé, des étincelles scintillaient dans ses yeux lorsqu'il me parlait d'éducation. Il n'avait rien perdu de sa flamme, ni de son enthousiasme. C'était impressionnant !

Même si ses idées s'étaient modernisées, il avait gardé certaines pratiques du temps où il avait été ministre de l'éducation, de petites habitudes qui me faisaient sourire. Lors de ses appels à mon bureau, il débutait toujours la conversation de la même manière : « Ici, Paul Gérin-Lajoie, de Montréal ». Il avait confiance en moi et me téléphonait régulièrement pour avoir des nouvelles de l'éducation. Je l'avais connu dans les livres d'histoire et maintenant j'avais l'opportunité de rencontrer et d'échanger avec ce grand homme et, surtout, de l'influencer. Je l'ai accompagné et soutenu à quelques reprises lors du Sommet sur l'éducation publique en 2012 où il s'est porté de façon flamboyante à la défense des commissions scolaires et de la démocratie scolaire. Les gens le « vénéraient » sur son passage. Même si ça lui faisait plaisir, cette vénération que le public lui vouait, lui semblait parfois lourde à porter. Il m'avait confié qu'il se sentait comme une statue à qui on rendait hommage.

J'ai toujours été assez « groopie » et ce travail me le permettait même si je prenais mon rôle bien au sérieux. J'ai donc eu l'occasion de développer d'autres contacts

avec des personnalités que j'avais bien souvent vu à la télévision, lu dans les journaux ou dans les livres.

De Jean-Pierre Charbonneau, ex-président de l'Assemblée nationale et ministre de 1996 à 2002, je conserve de nos échanges, sa grande simplicité, sa douceur qui se lisait dans ses yeux et son excellent jugement politique. De Benoît Pelletier, ancien ministre du gouvernement du Québec dans les années 2000 et professeur en droit à l'Université d'Ottawa, je retiens sa rigueur intellectuelle, sa disponibilité, sa générosité et son engagement à soutenir la cause de la démocratie scolaire. De John Parisella, ex-directeur de cabinet des premiers ministres Robert Bourassa et Daniel Johnson de 1989 à 1994, c'est son charisme, son ouverture d'esprit, sa grande capacité à vulgariser tous les sujets abordés en politique qui m'ont le plus impressionnée. Et je décerne mon coup de cœur à Luc Dupont, professeur en communication à l'Université d'Ottawa, un conférencier hors pair en marketing politique, à la fois sérieux et rempli d'humour. J'étais fascinée par ses présentations livrées avec conviction et beaucoup d'assurance. Nous avons une très belle complicité. Nous étions deux communicateurs sur la même longueur d'onde. Ces experts m'ont beaucoup appris!

Et aux artistes que j'ai côtoyés, mes plus beaux souvenirs vont à deux actrices que j'admire : Louise Portal pour sa belle énergie et sa grande sensibilité et Mireille Deyglun, une femme intelligente et déterminée. Ces artistes ont présidé avec brio le concours que je coordonnais à la FCSQ. C'était un privilège de les rencontrer et d'échanger avec ces femmes talentueuses et généreuses.

N

Sur le plan personnel, au même moment où ma carrière allait bon train à la Fédération, j'ai fait une rencontre déterminante. J'étais célibataire depuis plusieurs années et, par un heureux concours de circonstance, j'ai rencontré N. Sa personnalité discrète et sa simplicité m'ont tout de suite charmé. Il était pilote de bateau. Il était grand, les cheveux foncés presque noirs et les yeux verts. Par coquetterie, il ne m'a jamais révélé son âge. Il devait avoir 5 ou 7 ans de plus que moi. C'était son secret et je le respectais. Il avait un style bien à lui, une façon d'être différente des autres hommes, une allure de chevalier des temps modernes.

J'aimais bien l'entendre parler de son métier qu'il chérissait, du fleuve, de ses changements de couleur à toute heure du jour, du brouillard fréquent qui causait parfois de l'angoisse à certains pilotes pas vraiment faits pour le métier, de la difficulté d'amarrer des paquebots, des découvertes culinaires des marins étrangers qu'ils rencontraient sur des navires de marchandise et de la vie solitaire d'un pilote. N était aussi un grand solitaire, un homme très indépendant.

Il était particulièrement heureux de piloter, à l'occasion, des bateaux de croisière remplis de passagers à partir du Vieux-Port de Québec jusqu'à Trois-Rivières. C'était sa récompense. Il devenait pour un court laps de temps, la vedette du paquebot. Des passagères demandaient de le rencontrer dans sa cabine et il aimait bien se prêter au jeu. N avait vraiment le style de l'emploi tant physiquement que psychologiquement. Il était naturellement doué pour la séduction. Mais son cœur n'était pas libre d'aimer.

Parfois, lors de ses journées de congé, à sa demande, nous nous rendions près du fleuve. Il voulait juste le contempler quelques instants. J'essayais de comprendre sa fascination à la fois pour son métier et pour cette vue qu'il recherchait souvent, même ailleurs, en voyage. Je le voyais peu. Je souhaitais le fréquenter sur une base régulière mais il avait une vision différente des fréquentations.

Il avait été déçu sur le plan amoureux et avait perdu confiance envers les femmes; sans s'y attendre, lors d'un de ses retours à la maison après son travail, son épouse l'avait quitté sans laisser de traces, ni verbale ni écrite. Ce fut un choc terrible pour lui. Il avait perdu ses repères. N et moi nous nous sommes fréquentés à deux reprises, espérant toujours que cela fonctionnerait le temps aidant. Mais nous avons tort et nous avons finalement rompu.

Malgré cet échec, je gardais toujours l'espoir secret de rencontrer celui qui me conviendrait. J'estimais avoir du temps. J'étais encore jeune. Je n'ai jamais voulu refaire ma vie de façon précipitée tant que mon fils habitait à la maison.

J'ai eu quelques prétendants pendant ce temps de célibat, dont l'athlète olympique français, Michel D qui avait été invité comme conférencier lors d'un des sommets de la francophonie au Musée de la civilisation. Après l'activité, pendant un 5 à 7, il m'a séduite. Ces lettres enflammées, de retour en son pays, m'ont laissé un beau souvenir de son passage à Québec. Cette aventure arrivait à point pour me redonner l'espoir d'un jour meilleur sur le plan amoureux. J'ai pourtant attendu très longtemps, une quinzaine d'années, avant que mon prince, Claude, surgisse dans ma vie.

Des hauts et des bas

*D*e nouveau célibataire, j'ai fait une rencontre fortuite: deux femmes J et L, libres comme moi. Nous nous sommes rencontrées dans un café comme ça en réglant nos additions respectives à la caisse. Nous étions trois femmes seules et avons engagé naturellement une conversation sur la pluie et le beau temps, dans cette file d'attente interminable. Puis, nous avons échangé nos numéros de téléphone et nos courriels à la sortie de ce café. La semaine suivante, j'ai pris les devants et je les ai invitées à déjeuner avec moi. Elles ont immédiatement accepté de me revoir. La magie a opéré entre nous pour mon plus grand plaisir.

Mes nouvelles amies étaient rieuses et originales. Elles avaient une véritable joie de vivre. Elles avaient en commun, la couleur de leurs cheveux blonds et leur rondeur qui leur donnait du charme. J'étais petite et avait un « look » d'adolescente espiègle avec ses cheveux longs aux épaules et son style plutôt « simplicité volontaire ». L'avait une personnalité plus flamboyante, n'hésitant pas à porter toute tenue qui lui plaisait en autant que ce soit éclatant et excentrique. Ses vêtements étaient souvent d'un rouge vif ou aux couleurs de l'automne. Avec ses cheveux teints blonds à la Marilyn Monroe, elle ne passait pas inaperçue. Souvent, d'ailleurs elle se réjouissait qu'on la compare à la célèbre actrice. L et J travaillaient toutes

deux dans le domaine de la santé, L comme secrétaire dans une clinique médicale et J, comme radiologiste.

Comme moi, elles s'ennuyaient souvent. Elles étaient seules à la maison, les enfants étant grands et souvent absents. J et L n'avaient personne à qui parler et souhaitaient se faire de nouvelles amies. Elles les avaient perdues au profit des hommes qui en tombaient amoureux. La vie ne les avait pas épargnées depuis leur célibat. Elles avaient connu certains problèmes avec leur famille et des déceptions amicales et amoureuses. Elles avaient quand même réussi à conserver leur enthousiasme. Le meilleur était à venir. C'était leur philosophie. Leur dynamisme et leur sens de l'émerveillement me charmaient. Elles me rejoignaient dans leur façon d'être et leur légèreté. Elles avaient les mêmes intérêts que moi, la marche, la musique, la lecture et, bien sûr, la danse.

C'est l'épisode de ma vie où j'ai eu le plus de plaisir. Nous sortions presque tous les samedis soirs pour danser dans un bar qui n'existe plus aujourd'hui, sur la rue de l'Église, à Ste-Foy. Avant la danse, mes nouvelles amies invitaient d'autres connaissances à se joindre à nous, des femmes et des hommes seuls comme nous. Nous soupions en groupe, nous rêvions en groupe et nous rigolions en groupe. Nous espérions plus tard, la soirée venue, y faire de belles rencontres, échanger avec des gens intéressants et surtout danser sans relâche. Souvent, nos rêves se concrétisaient, des rencontres brèves, originales mais tellement agréables avec des gens comme nous, souhaitant juste se distraire. Nous étions des femmes matures et équilibrées malgré notre intérêt pour des choses futiles. Nous éprouvions tout simplement ce besoin là, à ce moment-là; cela nous procurait une énergie incroyable de sentir qu'on pouvait encore avoir autant de plaisir à notre

âge. De plus, cela nous reconfortait de voir que nous n'étions pas seules à vivre ce célibat « forcé ». Nous étions sur la même longueur d'onde, des femmes positives qui mordent dans la vie. Nous nous amusions comme des gamines sans penser au lendemain et surtout avec une grande confiance en l'avenir. Je garde de cette période un très bon souvenir. Je me sentais revivre comme à mes 15 ans, du temps où j'allais danser au Chalet Belle Vie, à l'Île d'Orléans.

Le dimanche après-midi, mes amies et moi, faisons des ballades à la Marina de Cap-Rouge ou au Vieux-Port, parsemées de pauses ici et là sur des bancs publics ou dans des cafés. Nous profitons de l'occasion pour contempler le fleuve et rêver en apercevant ces magnifiques bateaux de croisière amarrés au quai du Vieux-Port pour y laisser descendre des touristes venus de partout dans le monde. Nous les suivions du regard. Nous les imaginions faire des emplettes sur la rue du Petit Champlain et contempler notre belle ville. Nous inventions toutes sortes de scénarios entourant la vie des autres. Par leur attitude, leur façon de bouger, leur tenue vestimentaire, leur personnalité, nous leur attribuions des rôles comme dans un film, tantôt amusant, tantôt dramatique. Nous pensions alors aux réalisateurs qui devaient très certainement s'inspirer de pareilles scènes de vie pour mettre au monde leur film.

Mes amies et moi étions très proches l'une de l'autre. Nous étions toujours très intéressées à connaître nos projets respectifs de la semaine. Elles travaillaient dans un domaine très différent du mien, la santé, et j'aimais bien les entendre parler de leur métier et de ce milieu qui m'était inconnu, moi qui avais toujours été dans le secteur de l'éducation. On parlait de nos enfants, on partageait nos moments de joie et parfois nos chagrins. J'aimais leur présence. Elles étaient de bonnes amies et je pouvais

toujours compter sur elles. Je croyais notre amitié inébranlable.

Pour la première fois de ma vie, j'avais une relation stimulante avec des femmes. À 50 ans, j'avais des « chums de filles ». Qui l'aurait crû, même pas moi ! Depuis qu'elles étaient là, je ressentais moins le besoin d'être en amour. À leur contact, j'étais comblée. Elles étaient modernes, ouvertes et respectueuses des autres et nous nous comprenions bien parce que nous étions des mères et des femmes libres de cœur et d'esprit.

Puis un jour, sans raison apparente, notre amitié s'est éteinte aussi vite qu'elle a débuté. Notre « coup de foudre » de filles a subitement disparu. Nos vies avaient pris des chemins différents. J'ai obtenu un nouvel emploi à Rimouski et s'est installée là-bas avec son nouveau conjoint qu'elle avait connu lors de l'une de ces soirées de danse ; leur différence d'âge, il avait 25 ans de moins, n'a pas nuit à sa volonté de former un couple durable. C'était le match parfait pour J, elle si jeune de cœur et aventureuse de nature comme son nouvel amoureux d'ailleurs. Aux dernières nouvelles, ils étaient encore ensemble après quelques années de fréquentation. C'est pratiquement au même moment où j'ai fait la connaissance de mon conjoint actuel dans un autre endroit inattendu.

L pour sa part éprouvait des problèmes de santé. Elle souffrait d'arthrose chronique et avait de plus en plus de difficulté à marcher. Elle avait perdu sa joie de vivre et son estime de soi. Elle se sentait amoindrie par la maladie. Elle a donc préféré se retirer du groupe, tel un animal blessé qui fuit le troupeau en raison de sa faiblesse. Même si j'avais déjà voulu aborder ce problème, elle ne le souhaitait pas. Alors, je l'ai respectée. C'était son choix.

Terminé, les amies de filles. Nous devons probablement emprunter une autre voie. Tranquillement, les appels téléphoniques se sont faits plus rares. Plus de courriels non plus. Je ne me suis pas imposée. Sans amertume, nous nous sommes quittées, en silence. Même si elles ne sont plus là aujourd'hui, je pense souvent à elles et je me demande ce qu'elles sont devenues et surtout si elles sont heureuses.

Pendant ce temps, mon fils avançait en âge. Il dégagait de plus en plus d'assurance et d'autonomie. Il venait de compléter ses études à l'Université Laval. Il avait beaucoup d'amis.

Mes parents aussi prenaient de l'âge. Ils étaient toujours aussi amoureux et attentionnés l'un envers l'autre. Depuis que mon père avait pris sa retraite à 60 ans, ils en profitaient pleinement pour sortir et s'impliquer comme bénévoles au Musée du Québec et plus souvent, au presbytère de Sainte-Famille.

Disposant alors de plus de temps, mon père a cofondé pendant cette période, du début des années 2000, l'Association des Blouin d'Amérique, en compagnie notamment d'André Blouin, d'Étienne Blouin et de Pierre Blouin. Il a été vice-président et trésorier de l'Association pendant plusieurs années. Il en parlait souvent et en était très fier. Il se donnait à cette cause avec une conviction hors du commun. Les propos du président de l'époque, André Blouin, en témoigne dans le bulletin de l'Association d'avril 2008 : « ...si l'association existe, monsieur Georges-Henri en est le grand responsable, ou plutôt, le TRÈS grand responsable. Il y croyait, il a persévéré et il a réussi à la former et à mener cette association à maturité. »

Mais ce qui est le plus remarquable dans son attitude, c'est son dévouement extrême pour recruter des membres

partout au Québec : certains soirs, il effectuait de 10 à 20 appels téléphoniques à partir d'un bottin et ce, même en fin de vie, malgré ses difficultés de santé. Comme l'ajoute M. Blouin dans le même bulletin : « Il faut être convaincu pour agir de la sorte, et surtout, il faut y croire ! » Il a même fait la une du magazine National Géographique au début des années 2000.

Mes parents ont beaucoup apprécié retrouver la liberté à la retraite. Ils étaient encore jeunes. Ma mère avait alors 53 ans. Pour eux, cette période était un cadeau du ciel. Ils savouraient ces instants. Ils étaient plus amoureux que jamais. Ils étaient redevenus le jeune couple du début. Les enfants étaient partis. Ils se sentaient libres sans aucune obligation. Ils me rendaient visite dans ma nouvelle maison et m'aidaient parfois dans certains travaux, peindre ma chambre ou décorer le salon. J'allais souvent prendre des cafés avec eux la fin de semaine. Juste d'être avec eux me rendait heureuse. Je sentais qu'ils partageaient ce même plaisir.

Je les voyais vieillir. Ils éprouvaient plus souvent qu'avant des problèmes de santé. Le temps était compté. J'ai toujours été très consciente du « moment présent ». C'est d'ailleurs ce qui m'a aidé à traverser plus tard le deuil de mes parents. J'avais le sentiment d'avoir bien profité de tous ces moments passés avec eux.

Ma mère et mon père étaient heureux ensemble et se le manifestaient par toutes sortes d'attention, des baisers volés comme ça sans raison, des bouquets de fleurs sauvages cueillis autour de la maison, des pique-niques en amoureux. À l'automne, ils en profitaient pour se balader en voiture dans des coins pittoresques pour admirer les couleurs des arbres, souvent en se tenant la main, me confia un jour ma mère. J'espérais tant vivre de tels moments avec un éventuel amoureux qui tardaient à

venir. J'étais contente pour eux. Ce paisible bonheur a duré 10 ans avant que le malheur frappe.

J'avais remarqué la dernière année, lors d'échanges téléphoniques avec ma mère, sa grande difficulté à faire une phrase complète. Elle éprouvait des troubles de la parole, un des signes précurseurs d'un AVC. Elle me disait « voyons, j'ai mangé mon mot. » Cela m'inquiétait. Son taux de cholestérol et sa pression artérielle étaient élevés. Pourtant, elle suivait un régime strict et elle avait une vie calme, sans histoire. C'était toutefois une femme très sensible et nerveuse même si rien ne paraissait au premier coup d'oeil.

À 70 ans, coup dur pour ma mère et pour nous : un soir, vers 22 h 30 environ, mon père me téléphone, quelque peu en panique, pour m'annoncer cette terrible nouvelle. En se levant pour se rendre à la cuisine, ma mère avait perdu connaissance. En reprenant ses esprits, mon père voyait qu'elle avait de la difficulté à bouger et à parler. Elle paralysait. Elle ne pouvait plus remuer le côté droit de son corps. Il s'empressa de téléphoner au 911 et de nous appeler pour nous prévenir. Elle était victime d'un AVC. Au Canada, ce sont 50 000 personnes qui en souffrent chaque année. C'est même la troisième cause de mortalité au pays et la maladie touche davantage les femmes que les hommes.

L'ambulancier l'a conduite d'urgence à l'hôpital. Toute la famille était bouleversée. J'ai crié mon désespoir à la maison. J'étais seule. J'avais tellement de chagrin. Heureusement dans ce malheur, j'ai pu compter sur des amis qui m'ont soutenue comme Jocelyne, Brigitte et Denis. Leur écoute m'a été des plus précieuses et d'un grand réconfort. Seule, pour surmonter ce drame, j'y serais difficilement parvenue.

La première fois que j'ai aperçu ma mère sur son lit à l'hôpital, c'était pathétique. Elle me répétait sans cesse de sa voix douce et frêle : « Comme mon père !, comme mon père ! » Elle se rappelait l'image de son père paralysé, étendu jour et nuit dans son lit, sans aucune qualité de vie. Sa mère devait le nourrir et le laver. En un rien de temps, sa vie avait basculé ; lui un voyageur de commerce si actif. Ma grand-mère en a pris soin courageusement jusqu'à sa mort. Cette expérience avait traumatisé ma mère. Elle aimait tant son père. Elle était jeune, 7 ans environ. Un peu plus de 60 ans plus tard, c'était son tour de vivre le même drame que son père. Elle avait hérité de la même génétique que son père assurément.

Elle a été hospitalisée quelques semaines avant d'être transférée au Centre St-Augustin, à Beauport. Ce lieu n'était pas des plus rassurants pour ma mère, ni pour nous. Divers cas s'y trouvaient, des patients schizophrène, d'autres atteints de la maladie d'Alzheimer qui se promenaient, en toute liberté, à l'étage et, parfois même, dans les chambres comme celle de ma mère qu'elle partageait avec une très vieille dame. Elle ne se sentait pas en sécurité là-bas et je me sentais impuissante à la secourir. L'hôpital était bondé et il était impossible de la transférer ailleurs, dans une autre unité plus calme. Elle y est restée un mois. J'allais la visiter tous les jours comme les autres membres de ma famille. J'espérais son retour prochain à la maison même si les soins prodigués étaient d'excellente qualité. Elle était très courageuse malgré sa grande vulnérabilité. Elle s'était résignée. C'était tout un message de résilience pour moi. Je l'admirais.

Dès son retour au bercail, mon père en a bien pris soin. Il préparait les repas, voyait aux travaux quotidiens de la maison et il la bordait chaque soir dans son lit avant de s'endormir pour la reconforter de ses souffrances et

pour la rassurer de sa présence. Il l'accompagnait à ses nombreux rendez-vous chez le médecin. Il était là à temps plein avec elle, pour elle. Elle pouvait compter sur lui et je crois qu'elle l'a vraiment beaucoup apprécié. Elle ne pouvait plus jouer du piano, elle qui avait bercé mon enfance avec sa musique. Elle m'avait fait découvrir les beaux airs de Chopin, Mendelsohn, Bach, Schumann. La résonance de son piano me manquait et lui manquait. C'était terminé. Elle était triste de ne plus pouvoir jouer. Sa qualité de vie était affectée de toutes parts. Elle ne souhaitait qu'une chose: mourir. Elle pleurait souvent sans pouvoir s'arrêter, l'une des conséquences de son AVC.

Tout le monde voulait la protéger, mon père bien sûr et même mon chien Guimauve, ce petit lhassa apso noir et blanc. Maman était si fragile et mon chien le sentait. Il se plaçait devant sa chaise roulante pour la protéger et personne ne pouvait l'approcher. Si nous étions trop près, il aboyait. Jamais auparavant, il avait eu un tel comportement. Devant cette nouvelle situation, il l'avait pris en charge. C'était des plus émouvants, même pour ma mère !

Souvent, le samedi, pour la divertir et profiter au maximum de sa présence, je l'amenaient magasiner dans les centres commerciaux. Malgré son handicap, elle y prenait encore du plaisir. Je la pouvais dans son fauteuil roulant et elle me disait alors: « j'te pouvais dans ta poussette quand t'étais p'tite, pis là, c'est toi qui me pousse. » Je trouvais l'image tellement juste et triste à la fois.

Elle avait encore le goût de porter de beaux vêtements et faisait tout en son pouvoir pour retrouver un peu de sa beauté perdue, les complétant de bijoux bien assortis. Elle avait gardé son sens de l'esthétisme et son goût pour la mode. C'était si rare de la voir heureuse et j'avais cette chance. Ces moments avec elle sont inoubliables.

Pour moi, ma mère est morte le jour où elle a fait son AVC. La voir ainsi diminuer de toutes ses capacités m'a profondément bouleversée. Je la sentais si malheureuse. Elle était faible, amaigrie et avait de la difficulté, sans chaise roulante et sans canne, à bouger, à marcher, à parler. Elle n'a jamais récupéré la mobilité de son bras, ni de sa main, ni de sa jambe droite. Elle a tenté quelquefois d'écrire de la main gauche mais elle y parvenait péniblement. En souvenir, il me reste d'elle une phrase écrite de cette main qui semble être celle d'un enfant de 5 ans, tant elle tremblait en l'écrivant.

Durant cette terrible épreuve, mes parents ont toutefois connu un moment heureux, la célébration de leur 50 ans de mariage. Nous leur avons organisé une belle fête.

La cérémonie a eu lieu en mai et comme il était dans nos habitudes de magasiner ensemble, ma mère et moi, je me suis faite une joie de l'aider à dénicher une belle robe. Malgré son handicap, elle anticipait ce moment avec fébrilité. Après quelques essais, elle a trouvé la robe qui lui convenait : longue, noire, en jersey, avec un corsage en dentelles de la même couleur. Même si elle avait perdu son éclat, ma mère s'était métamorphosée le jour où l'on a souligné leur 50^e. Elle était belle et gracieuse. Elle avait mis tant de soin et de temps à se maquiller et cacher son teint pâle affecté par la maladie. Elle a réalisé cet exploit juste de la main gauche en plus d'une heure, elle qui était droitnière. Le résultat était renversant. Elle était ravissante. Maman avait conservé sa dignité et retrouvé momentanément son charme. J'étais fière d'elle.

Je l'imagine encore le soir de cette réception à l'Auberge Le Chaumonot à l'Île, située à deux pas du fleuve. Elle avançait lentement dans cette salle remplie de parents et de quelques amis. Mon père la soutenait par

le bras tout en douceur. Il veillait sur elle, observant chacun de ses pas, pour ne pas qu'elle trébuche. Sans canne, elle était si vulnérable. Elle avait le corps droit, la tête haute et mon père était fier d'être à ses côtés. Comme elle était digne. Je la revois encore avec son petit sourire en coin qui n'était plus toutefois celui du temps où la forme était là.

Nous leur avions réservé une surprise : le chanteur de leurs noces, Claude Gosselin, était venu interpréter leur chanson préférée, *Plaisir d'amour* pendant leur trajet les menant à leurs sièges. J'ai tellement pleuré en les voyant avancer doucement dans cette salle. J'étais inconsolable et impressionnée à la fois par la grande fragilité et la force intérieure de ma mère surtout, parce qu'elle avait eu le courage de célébrer. Elle m'avait dit toute sa vie qu'elle était comme un roseau, qu'elle pliait souvent mais ne cassait jamais. Elle en a fait la plus grande démonstration ce soir-là avec l'acceptation de son handicap et la volonté de continuer. Mon père agissait vraiment en protecteur et en prince charmant, du temps où il l'avait connue. J'imagine qu'il devait se remémorer le moment de leur mariage où ma mère était si éblouissante et surtout en pleine capacité de tous ses moyens. Ils avaient alors toute la vie devant eux et cela était maintenant bien loin.

Les invités étaient émus de les revoir ensemble confrontés à cette maladie qui avait transformé leur couple et leur vie. Nous les attendions debout dans la salle et dès que mes parents ont pris place, Serge, mon plus jeune frère, a lu l'adresse que j'avais écrite. Ce fut un moment heureux, un des seuls durant cette période particulièrement triste. Mes parents ont beaucoup apprécié cette soirée et le lendemain, ils en parlaient encore avec beaucoup d'enthousiasme et de reconnaissance.

Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Quelque temps après, Serge est décédé. Sa mort a été des plus inattendues. Un soir, sa conjointe, Dominique me téléphone pour m'annoncer qu'il était hospitalisé pour un malaise à l'estomac. C'est ce que le médecin croyait alors qu'en réalité, c'était son cœur. En fait, mon frère a subi deux crises cardiaques en une fin de semaine. Les médecins ont été impuissants à le sauver malgré leurs efforts soutenus et le massage donné par une infirmière attendrie par son cas. Il était paniqué. Elle souhaitait l'apaiser. En fait, Serge avait une malformation congénitale au cœur. C'est ce qui l'a emporté il y a plus de 10 ans.

Le destin n'épargnait pas ma mère et mon père une autre fois. Malgré toute la souffrance de perdre son bébé, ma mère déjà affaiblie par la maladie, a réussi à garder le courage jusqu'à la fin de sa vie. C'est admirable. Elle était si près de Serge et n'aurait jamais pensé, comme tout parent, perdre son enfant avant elle. Elle aurait souhaité prendre sa place.

Six mois plus tard, j'ai reçu un appel de mon père m'annonçant que ma mère était entrée d'urgence à l'hôpital l'Enfant-Jésus. Elle était en piètre état, souffrant d'un mal de ventre atroce. On l'a opérée d'urgence pour lui enlever une bonne partie de l'intestin. Suite à cette intervention, son état empirait de jour en jour. Elle avait du mal à respirer et les médecins ont dû la brancher sous un respirateur artificiel. Elle ne pouvait plus parler à cause de cette machine, ni bouger à cause de sa paralysie. Il lui était impossible de communiquer avec nous d'aucune manière. J'ai senti son découragement. Elle souhaitait tant nous parler. Elle nous le manifestait par des signes de tête et de sa seule main qui bougeait encore. Difficile aussi pour elle d'écrire avec un stylo de la main gauche. J'ai tout

tenté pour la mettre en contact avec moi mais rien ne fonctionnait. Après plusieurs tentatives, elle s'est résignée et a renoncé.

Puis, peu à peu et de plus en plus fréquemment, les infirmières lui ont injecté de la morphine pour diminuer ses douleurs. Elles se manifestaient, par un geste simple, elle bougeait plus souvent. Mais juste avant de mourir, elle nous a laissé le plus beau des cadeaux : elle a regardé un à un chacun des enfants avec toute la tendresse qu'on lui connaissait. Pour ma part, j'ai senti son amour et son message d'adieu juste avec ses yeux. Son regard était lumineux et translucide. Je la voyais partir. Elle semblait en paix. Nous l'avons veillée jusqu'à la fin, ma sœur Johanne et moi. Les autres avaient quitté momentanément les lieux pour revenir le lendemain, croyant qu'elle y serait encore. Mais tout s'est fait très rapidement. Elle était sereine et elle n'avait pas peur de mourir. J'avais vérifié si elle craignait la mort et elle m'avait répondu non d'un signe de tête. Depuis ce temps, je n'ai plus peur de la mort. Merci maman ! Elle est morte à 72 ans, le 31 mars 2004.

À ses funérailles qui ont eu lieu à Sainte-Famille, mon père lui a rendu un vibrant hommage en faisant jouer l'une des compositions de maman *Tendre époux* qu'elle avait écrite pour lui au piano durant ses belles années de mariage. Il l'avait enregistrée sur une cassette et faisait profiter l'assistance de son talent musical. Je me souviens encore du son de ses doigts sur son piano à l'église. C'était des plus émouvants ! On aurait crû qu'elle était avec nous. Je n'ai jamais été en mesure de l'écouter de nouveau mais je la conserve précieusement dans mon coffre à souvenirs. Peut-être un jour j'y parviendrai.

Mais un malheur comme le dit le proverbe n'arrive jamais seul, 6 mois plus tard, c'était au tour de mon chien Guimaive de mourir à 8 ans seulement. Cette petite chienne noire m'avait accompagnée tout le temps de mon célibat. Elle avait agrémenté mes jours et mes nuits dormant à mes côtés. J'ai tellement éprouvé de chagrin en la perdant. Pour l'oublier plus rapidement, j'ai acheté mon chien actuel, Bobinette, un lhassa apso croisé beige. Cette petite femelle contribue depuis à embellir ma vie tant elle est intelligente, douce et affectueuse. J'adore ce chien.

J'habitais à l'époque dans ma nouvelle maison sur la rue Des Rondeaux. D'un condo sur la Montagne des roches à Charlesbourg, j'ai fait l'acquisition de cette maison surtout pour que mon fils bénéficie d'une grande chambre. Son vœu a été exaucé et il a pu en profiter pendant plusieurs années. J'habite d'ailleurs toujours cet endroit.

Après le décès de ma mère, la vie changea pour mon père. Il s'est retrouvé seul dans son condo, à l'arrière de la boulangerie à Sainte-Famille. Toute la famille le visitait souvent. Il aimait beaucoup mon fils car il partageait avec lui ce goût pour l'histoire et cette soif d'apprendre.

Graduellement, après quelques années de répit et d'un relatif bonheur, mon père perdit son permis de conduire en raison de son état de santé. Il avait un anévrisme au cœur. Il en a beaucoup été affecté, car il vivait un autre deuil, la perte de sa liberté.

Impuissant devant cette situation qui le contraignait à moins faire de sorties et à être davantage chez-lui, il a donc décidé de déménager à Limoilou, dans un modeste appartement de la 8^e avenue. Là-bas, il s'est senti bien, très bien même. J'étais très étonnée lui si attaché à son île.

Je pense qu'il souhaitait de la nouveauté, plus de divertissement et surtout, pouvoir sortir comme bon lui semble, les soirs de la semaine pour assister à des concerts de musique classique au Grand théâtre de Québec. Dans son nouveau quartier, il était à proximité de tout. Il voyageait pour la première fois de sa vie en autobus à 80 ans.

Il voulait en profiter pleinement et avait d'autres projets en tête. Je me souviens du jour où il a décidé de faire le trajet en train, Québec/Montréal, aller-retour. Il avait fait ce voyage quelquefois avec ma mère et il souhaitait le refaire une dernière fois. Il en avait gardé un si bon souvenir. Mais à son âge, l'expérience n'a pas été ce qu'il croyait. Le trajet a été long et pénible. Il est revenu de son excursion malgré tout content mais épuisé des six heures de voyage.

À Limoilou, il y avait beaucoup d'animation. Il m'en parlait. Il marchait dans le quartier avec son chien à la découverte de nouvelles rues. Il aimait le rythme de la ville et les gens qui l'habitaient. Il n'hésitait pas à faire de nombreuses sorties et à se faire de nouveaux amis. Il était sociable et charmant avec son entourage. Il s'intéressait à eux et il avait une grande qualité, une très bonne écoute. Il ne parlait jamais pour rien dire.

Georges-Henri était un homme direct. Il ne « mâchait pas » ses mots, au risque de blesser les personnes à qui il s'adressait. Son franc-parler était déroutant, tantôt apprécié des uns, tantôt détesté des autres. S'il n'aimait pas quelque chose, il le disait spontanément, sans tact. Souvent, il exprimait son mécontentement à voix haute pour un repas dans un restaurant, un concert (il quittait la salle pendant la représentation, même assis à la première rangée), une opinion contraire à la sienne. Il avait le

mérite d'être très honnête. La diplomatie ne faisait pas partie de ses qualités. Il était plutôt rustre. C'était tout un personnage ! En même temps, il s'assumait comme il était.

Mon père était un homme très coloré, par ses paroles, ses commentaires, ses comportements même. Souvent, par exemple, au petit déjeuner très tôt, je l'ai vu manger une pointe de tarte au sucre avant de se rendre au travail. Il aimait beaucoup le sucre, comme moi d'ailleurs, mais pas au point de manger une pointe à 6 heures le matin.

Les gens en général appréciaient son sens de l'humour non prémédité. Il avait l'art involontaire de nous surprendre par ses répliques. C'est d'ailleurs ce qui charmait souvent ma mère. Il la faisait rire avec ses remarques ou ses gestes inusités. Un jour, par exemple, il avait acheté un placement publicitaire à la radio pour promouvoir sa boulangerie mais on n'avait pas le droit d'en parler. Ni moi, ni ma mère, ni mes frères et sœurs, n'ont su pourquoi il fallait cacher l'existence de cette publicité. Pourtant, bien des gens l'entendaient à la radio.

Après s'être beaucoup engagé dans sa communauté, mon père a ressenti le besoin de ralentir vers l'âge de 75 ans environ. Il participait encore à certaines activités sociales surtout dans les organisations qu'il avait mises sur pied mais son ardeur avait baissé. Il se sentait moins écouté et moins à sa place auprès de ces conseils d'administration. Ajoutons à cela sa forme physique qui s'était détériorée avec les années.

Avec le temps, mon père est devenu plus fragile mais pas plus sensible toutefois. J'allais le chercher en voiture chez-lui pour des visites au musée ou voir des films. J'ai bien apprécié l'accompagner dans ces activités parce qu'il était différent, plus souriant, et plus agréable. Je

découvrais l'homme derrière le père. C'était une belle surprise. Pendant nos sorties, il semblait oublier le mal qui le rongait (son mal de dos) et la mort qui l'attendait. Il avait reçu le diagnostic du médecin qu'il avait une espérance de vie de trois ans après la mort de ma mère. Son anévrisme au cœur grossissait sans cesse.

Ce temps qui lui était compté ne l'empêchait pas d'apprécier la vie comme elle se présentait. Il lisait beaucoup et de tout. Il avait tant d'intérêt à lire et à apprendre. Sa culture était impressionnante. Il aurait pu entretenir quiconque de sujets comme la politique, la musique, la littérature. Ma mère avait beaucoup d'admiration sur l'étendue de ses connaissances.

J'aurais aimé échanger avec lui davantage, mais il avait volontairement créé une distance entre nous. J'étais aussi trop différente et nous partagions peu de points en commun aussi bien sur le plan des valeurs que sur la vie en général. Il refusait d'entendre les opinions différentes des siennes. De plus, il parlait peu. Mais, jusqu'à la fin, j'ai espéré un rapprochement père-fille qui n'est jamais venu. C'était un homme indépendant, un homme de son temps, un homme qui attachait moins d'importance à créer un lien avec moi, sa fille, une sorte de pudeur peut-être. J'ai mis du temps à l'accepter puis, j'ai finalement compris et je l'ai respecté. C'était son choix.

Puis un jour, sans qu'on s'y attende, il a décidé de revenir vivre à l'Île d'Orléans. Il se sentait probablement plus affaibli. Son appartement de Limoilou au 2^e étage était devenu problématique. Il se sentait plus vulnérable à monter et à descendre toutes ces marches matin et soir et à prendre soin de son chien, Thomas, qui était jeune et fringant. Il demanda alors à ma sœur Johanne de l'accompagner pour euthanasier son chien qu'il aimait tant avant de changer de destination. Triste moment pour eux. Mais

il le fallait. Mon père a toujours pris ses responsabilités. Il a accompagné son chien jusqu'à la fin pour le remercier de sa fidélité et d'avoir embelli ses jours.

Cette fois, il lorgnait la résidence pour personnes âgées pas très loin du village de Sainte-Famille. Il avait conservé son condo à l'arrière de la boulangerie même s'il n'y allait pas souvent en souvenir des jours heureux avec maman. Il recherchait aussi cette quiétude difficile à retrouver au foyer de Sainte-Famille. C'était un homme assez solitaire. Il n'aimait pas les repas en groupe. Il me disait souvent qu'il y avait un problème dans cette résidence parce que tout le monde était sourd. Il les trouvait vieux même s'il était du même âge.

D'un 4 ½, il occupait maintenant une petite chambre au sous-sol avec vue sur le fleuve. Il pouvait le voir de sa fenêtre, le contempler et admirer les petits oiseaux tout autour de la résidence. Il les aimait tant. Il connaissait le nom de plusieurs oiseaux. Il avait mis du temps à les apprendre dans les encyclopédies. Pour les voir de plus près, il avait installé un nichoir et un perchoir tout près de la fenêtre. Il les observait aussi avec ses jumelles. Il était fier lorsqu'il voyait un cardinal ou un geai bleu s'y poser. Il les nourrissait et les contemplait souvent durant la journée. C'était devenu un de ses passe-temps préféré.

Il lisait encore beaucoup et plusieurs personnes le visitaient, nous, ses enfants, ses frères Alex et Yvan, son confident et de qui il était le plus près dans la famille. Gérard Lapointe l'a aussi beaucoup soutenu et accompagné dans ses nombreux rendez-vous à l'hôpital. Ils ont fait quelques sorties ensemble, vu quelques expositions. M. Lapointe lui empruntait des livres à la bibliothèque. Il partageait avec lui le fruit de ses lectures. Mon père aimait les biographies, surtout celles d'entrepreneurs et, étonnamment, des livres de philosophie, à l'occasion. Il

pouvait toujours compter sur son ami, M. Lapointe, qu'il avait connu très jeune dans son village, pour lui apporter les livres de son choix. Cet homme a fait une belle carrière comme inspecteur d'école et comme fonctionnaire au ministère de l'Éducation durant la période de la Révolution tranquille.

Presque toutes les fins de semaine, j'allais visiter mon père à sa résidence. Je le sentais plus triste. Il perdait graduellement ses capacités physiques mais pas intellectuelles. Son existence semblait plus terne et comme il me le disait, il ne se sentait plus très utile pour qui que ce soit et pour quoi que ce soit. Sa vie manquait de sens.

Vieillir n'était pas facile pour lui. Il s'y résignait plus ou moins. Il n'était pas parvenu à acquérir cette sagesse que certains ont avec l'âge. Il tentait d'agrémenter son quotidien de toutes sortes de façons. Dans mon enfance, nous avons souvent eu des serins. Il aimait tant les animaux et les oiseaux. Il s'est alors acheté un serin pour égayer ses jours. Il l'échangea d'ailleurs à quelques reprises, quand l'oiseau chantait peu ou pas. Contrairement à moi plus sensible, lui n'hésitait pas à passer à l'animal suivant. Après en avoir essayé plusieurs, il adopta le dernier serin qui répondait parfaitement à ses attentes. Sa petite chambre est alors devenue beaucoup plus agréable pour lui et pour nous en visite. Mon père était fier de nous parler des petits exploits et du chant mélodieux de son petit oiseau qui l'a accompagné jusqu'à la fin.

Pour se distraire, il se rendait souvent à pied à la boulangerie Blouin alors gérée par ma sœur Nicole. Elle était à 15 minutes de marche de sa résidence. Beau temps, mauvais temps, il faisait ce parcours plus difficile au retour. Il avait une bonne pente à remonter avant de se rendre chez lui.

Pour observer les employés de près à la boulangerie, il s'assoyait sur une poche de farine à l'entrée. Il les regardait exercer le métier qu'il avait tant aimé. Il passait des heures à les voir faire des pâtisseries, des mille-feuilles, des brioches à la cannelle ou du pain, de toutes sortes, blanc ou multigrains. Il n'hésitait pas à les critiquer sur leurs façons de faire. Ma sœur Nicole était patiente et douce avec lui et ignorait souvent ses remarques pour acheter la paix probablement. Elle comprenait qu'il aurait voulu être encore là en poste mais sa vigueur n'y était plus. Sa vieillisse l'avait isolé de tout, de son travail, de ses engagements, de la vie en général. Il en souffrait, lui si actif jadis. Avant, il se faisait une joie d'aider ma sœur dans sa boulangerie mais maintenant, il en était incapable, tant les douleurs étaient intolérables. Pour cette raison, elle le laissait parler. Auparavant, elle aurait pu en souffrir mais les choses avaient changé depuis. Nicole était si indulgente !

Puis un jour de février, il a ressenti un grand malaise. C'était inhabituel. Il a alors demandé à mon frère Michel de le conduire à l'hôpital. Il a sans doute senti qu'il ne reviendrait pas. Il a laissé une note sur le comptoir de sa chambre. C'était un message concernant ses obsèques. Il avait toujours tout prévu dans sa vie. Il n'y faisait pas exception ce jour-là. Le docteur avait anticipé le pire pour lui, en termes de souffrance, si son anévrisme éclatait. Heureusement, rien ne s'est déroulé comme il l'avait prévu. Sa mort a été douce. Peu à peu, accompagnée de mes sœurs et de mon frère au début de son agonie, je l'ai vu acquérir une grande sérénité plus le jour avançait.

Puis, son visage, plutôt sévère, s'est illuminé en début de soirée. Il ne souffrait plus. Il avait les traits apaisés et avait retrouvé son air de jeunesse comme celui qu'on voit

sur ses photos de noces. Il était tellement beau. Il paraissait 20 ans de moins que son âge. Il avait 83 ans.

Ma sœur Johanne et moi l'avons veillé dans sa chambre d'hôpital et, avant de le quitter, en rangeant ses effets personnels dans sa valise, j'ai découvert un chapelet, son chapelet. J'ignorais qu'il en avait un, lui si peu croyant habituellement. Il avait demandé à ma sœur Nicole de le mettre dans sa valise. Il avait peur de mourir probablement. Vers la fin toutefois, il n'a pas eu le temps ou ressenti le besoin, de se réfugier dans la foi.

Je suis devenue orpheline, le 25 février 2008. J'ai mis du temps à récupérer de ma fatigue tant j'étais épuisée. Être en contact régulier avec mon père me demandait beaucoup d'énergie. J'ai toujours éprouvé un certain malaise à le côtoyer même vers la fin de sa vie. Avec le recul, curieusement, je pense plus souvent à lui.

Un nouveau départ

Tout s'est enchaîné vite par la suite, le départ de mon fils Frédéric à 25 ans. Un moment fort difficile pour moi. J'ai tellement aimé être mère, surtout être sa mère. J'en suis si fière. J'ai adoré toutes ces années à le bercer lorsqu'il était petit, à en prendre soin quand il était malade, à parler et à faire des sorties avec lui, à le reconduire chez ses amis ou pour se rendre au travail, à lui préparer ses repas favoris et à lui faire plaisir par toutes sortes de petites et grandes attentions. Si j'avais pu le retenir plus longtemps à mes côtés... recommencer à zéro. Mais la vie est ainsi faite. Les enfants ne nous appartiennent pas et il faut les laisser s'envoler et vivre leurs expériences.

Frédéric avait en poche un baccalauréat en histoire. Il avait tout ce qu'il fallait pour affronter la vie avec assurance et l'espoir d'un bel avenir. Il voulait voyager. C'est ce qu'il a fait pendant quelques années. Il visitait plusieurs pays. J'étais alors fascinée par ses découvertes, notamment en Jordanie. Il a vu Pétra qui signifie rocher en grec ancien. La cité se trouvait sur une route commerciale vers la fin du VIII^e siècle avant J.-C. Son coup de cœur aura été Barcelone, une ville qui a du caractère. Il aime son climat chaud, sa belle plage de sable fin en plein cœur de cette ville méditerranéenne, son ambiance festive

de nuit comme de jour, son côté à la fois ancien et moderne. À Barcelone, il est aussi tombé sous le charme d'une belle espagnole, Mariona, qu'il avait connu à l'Université Laval à Québec où elle complétait, comme lui, une maîtrise en aménagement du territoire. Il a d'ailleurs vécu quelques années en Espagne.

La distance était bien grande entre Québec et Barcelone. Je le voyais peu, une à deux fois par année. Sa présence me manquait terriblement. Mais je souhaitais avant tout son bonheur. Il m'a impressionné en réussissant à se tailler une place dans cette belle ville où il a appris rapidement l'espagnol. Barcelone l'a si bien accueillie. Je suis reconnaissante à ce peuple, à cette ville, aux parents de Mariona, Juani, et Tony Gene et à tous ses amis. Il a pu vivre son rêve de jouer dans des bands dans des petits bars dans la ville. Il a vécu quelques expériences de travail mais elles ne correspondaient pas à ses attentes. Le domaine de l'aménagement du territoire l'intéressait davantage. Mais l'emploi est difficile à Barcelone. Le taux de chômage étant élevé. Il a donc décidé de revenir vivre dans son pays. Il a posé ses valises à Montréal. Il a obtenu un bel emploi dans son domaine. Son amoureuse l'a rejoint. Je suis heureuse de ce changement de vie, il va sans dire.

*Les caresses des yeux sont les plus adorables ;
Elles apportent l'âme aux limites de l'être,
Et livrent des secrets autrement ineffables,
Dans lesquels seul le fond du coeur peut apparaître.*

AUGUSTE ANGELLIER (1848-1911)
TIRÉ DU RECUEIL À L'AMIE PERDUE (1896)

De mon côté, pendant l'absence de mon fils, j'ai fait la connaissance de celui qui allait devenir l'homme de ma

vie, mon prince Claude. Il était beau, grand, intelligent et très cultivé. Je l'ai rencontré par hasard, à la fin d'une de ses réunions à l'hôtel Québec.

Je ne fréquentais jamais cet hôtel mais cette fin de journée là, j'avais donné rendez-vous à une amie dans le hall d'entrée puisqu'elle travaillait dans les environs.

Sans m'y attendre, j'aperçus soudainement ce bel homme qui descendait doucement les marches de cet immense escalier. Il portait un complet marine et une chemise bleue à rayures. Il était très élégant. Il m'a plu tout de suite. Je sentais la réciprocité dans son regard. Il ne me quittait pas des yeux. Nous vivions un réel coup de foudre. Dès qu'il a posé les pieds dans le hall, j'ai rapidement engagé la conversation lui demandant candidement quelle heure il était. Claude et moi avons profité du bref instant où j'étais seule pour échanger sur des choses futiles comme la raison de notre présence à cet endroit. Voyant mon amie arriver, il s'est empressé de me demander mon numéro de téléphone. Je lui ai transmis avec l'espoir secret qu'il me rappelle. Puis, mon amie et moi étions sur le point de quitter l'hôtel. Claude et moi nous sommes alors regardés une dernière fois quelques minutes avant de franchir la porte d'entrée. Notre langage non verbal en disait long sur la suite des choses.

Peu de temps après, le téléphone a sonné. C'était lui. Il souhaitait me revoir. Nous nous sommes donnés rendez-vous au restaurant La piazzetta, sur la rue Cartier. Je suis arrivée quelques minutes avant lui. J'étais assise près d'une fenêtre. Juste avant de franchir la porte du restaurant, je l'ai trouvé très séduisant avec son long manteau noir. Bien coiffé et bien habillé, un complet marine et des pantalons gris, il avait fier allure. J'ai immédiatement ressenti le même « feeling » du début, lorsque je l'ai aperçu la toute première fois.

De mon côté, j'avais mis beaucoup d'attention dans ma tenue vestimentaire pour me rendre attrayante à ses yeux. Je portais un bustier en satin rouge boutonné à l'avant et une jupe noire moulante au bas des genoux, des bas noirs et des souliers à talons hauts de la même couleur. Mes bijoux étaient assortis et judicieusement choisis pour ce premier rendez-vous. La première impression me disais-je est très importante pour la suite des choses. Je crois avoir réussi puisqu'il m'a complimentée sans tarder, dès qu'il a pris place. Son intérêt à me connaître était palpable. Je le sentais fébrile, à l'image d'un jeune adolescent à son premier rendez-vous amoureux. De mon côté, je souhaitais juste le séduire, rien de vraiment sérieux, puisque je ne croyais plus à l'amour.

Nous étions très attirés l'un envers l'autre. Nos échanges étaient stimulants. J'avais le goût d'en savoir plus sur lui, son travail, ses goûts, sa vie en général mais je ne me sentais pas pressée. J'étais en fait une célibataire heureuse et comblée par des amis amusants et un chien toujours content de m'accueillir à la maison. Je ne me sentais plus seule comme avant mes 50 ans.

Lentement, la relation entre Claude et moi s'est installée. Nous avons des intérêts communs, la musique, les spectacles, un même parcours professionnel dans des secteurs différents. Il était conseiller juridique et j'étais conseillère en communications, lui dans le secteur de l'habitation, moi dans celui de l'éducation. Nous partageons les mêmes valeurs. Je n'en croyais pas mes yeux : un homme qui avait la même pensée de la vie à deux, basée sur l'honnêteté. Nous avons compris beaucoup de choses dans nos relations antérieures, nous ne voulions pas répéter les mêmes erreurs et surtout, nous voulions repartir à neuf. Notre passé était bien réglé. C'est ce qui me semblait le plus important pour entreprendre une nouvelle

relation. J'étais une mère. Il était père de trois magnifiques enfants, un point positif dans ma vie.

Il a été si patient avec moi. Que de temps et d'énergie il a mis à me conquérir. Il a su bien avant moi je crois où cette relation nous conduirait. Il m'a montré ses intentions rapidement. Enfin, j'étais là au bon moment. Nous étions libres et souhaitions refaire nos vies sur d'autres bases.

J'admirais sa grande confiance en lui. J'étais encore craintive mais j'avais gardé l'espoir sans le savoir puisque ses messages de séduction à répétition, ses appels téléphoniques fréquents, nos rencontres, ont gagné mon cœur, petit à petit. Ses courriels étaient irrésistibles. Ils se terminaient toujours de la même façon : « De celui qui ne souhaite pas demeurer un inconnu. » J'étais charmée.

Notre histoire d'amour s'est vraiment solidifiée dans Bellechasse, sur cette longue plage, un certain dimanche d'automne. Il faisait frais ce jour-là, assez venteux même. Après une balade en voiture, Claude s'était stationné dans le beau village de St-Vallier, près de la petite boulangerie *La levée du jour*. La plage était à proximité. Nous avons décidé d'y aller à pied pour voir le fleuve de près. Ce moment a transformé ma vie et la sienne. Nous marchions main dans la main et des passants nous regardaient comme si nous étions amoureux et, spontanément, je lui ai dit qu'on donnait cette impression. Sans le savoir, je lui ai livré les mots qu'il attendait. Il m'a alors révélé son amour. J'étais surprise et sans mot, puisque je le connaissais depuis peu, un mois ou deux peut-être. Il s'est alors empressé de me demander si je partageais le même sentiment. Je l'aimais aussi mais je n'osais pas lui dire, surtout pas avant

lui. J'étais surtout encore un peu craintive à lui exprimer mes sentiments, j'avais été si déçue. Cette fois, les choses changeaient pour moi. J'étais au 7^e ciel. Il était l'homme que j'attendais depuis si longtemps.

Par la suite, nous nous sommes revus à un rythme plus soutenu. Nous profitons de chaque fin de semaine pour mieux nous connaître en faisant des escapades ici et là dans différentes régions du Québec. Nous sortions beaucoup voir des spectacles de toutes sortes. J'aimais sa présence et la vie qu'il m'offrait. Il appréciait ma personnalité spontanée, directe et un peu fantaisiste à mes heures.

Bien sûr, nous nous acceptons l'un l'autre avec nos qualités et défauts. Nous croyons à une relation qui dure et acceptons les compromis. Notre entente est basée sur l'honnêteté et la fidélité. J'ajouterais aussi la joie de vivre parce que nous vieillissons et savourons chaque instant.

Claude a le don de l'émerveillement facile. Il aime la vie et les choses simples : les livres, les spectacles, l'art, la vie et la bouffe. C'est aussi un homme qui aime partager ses connaissances ; c'est un pédagogue dans l'âme. J'apprends beaucoup avec lui. Il est à jour sur presque tout, les nouveaux artistes, tant les acteurs, les chanteurs, les auteurs. Il aime découvrir. J'aime sa polyvalence et sa modestie malgré son grand bagage intellectuel.

Depuis que je vis avec lui, tout a complètement changé. Le décor de la maison s'est embelli, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tout est plus chaleureux. Sur les murs, il y avait quelques toiles dont celles de mon frère Michel mais plusieurs tableaux de peintres québécois s'y sont ajoutés notamment ceux de Louis Hugues et de Michel Pleau que nous avons choisis ensemble. Le terrain a pris des couleurs. Des fleurs de toutes sortes y poussent.

Et, de beaux oiseaux tels chardonnerets, roselins des cardinals viennent se nourrir et se poser sur les perchoirs. J'aime bien les contempler. Ces oiseaux animent la cour avec le bruit de leur battement d'ailes et leurs jolis gazouillis. C'est tout un exploit car auparavant, malgré quelques tentatives pour les attirer avec des mangeoires remplies de graines, ils n'étaient pas au rendez-vous. Leur présence maintenant me fait du bien. J'aime tant les animaux, tous les animaux, y compris les oiseaux.

Avec Claude, je découvre le bon vin, je partage avec lui cette passion comme celle du théâtre. Et, déjà, nous avons fait plusieurs voyages. Mes souvenirs s'accumulent : de New-York, je retiens le rythme trépidant de la ville et tous ces gratte-ciel. De Chicago, les canaux, le lac, le chic de cette ville. De Barcelone, son climat exceptionnel, le parc Güell, la mer. De Paris, ses croissants du matin, le Café de Flore, ses rues et les musées superbes. De l'Italie, (mon gros coup de cœur), ma visite à St-Pierre de Rome et un repas sur une terrasse entourée de citronniers à Sorrento. De Cuba, le climat, ses gens chaleureux et toujours souriants. Des Maritimes, les très jolies maisons du XVIII^e siècle aux couleurs vives de Lunenburg, en Nouvelle-Écosse (classé site du patrimoine mondial de l'Unesco). Et d'autres voyages sont à venir.

Ma vie est plus équilibrée et je me sens épanouie. À vrai dire, nous nous complétons si bien Claude et moi. En apparence, il a l'air sérieux, peut-être même sévère, mais au fond de lui c'est un artiste. Il a l'âme rêveuse. À la maison, lorsque je lui tends la main pour danser un slow sur un air d'Andrea Bocelli, il n'hésite pas à se prêter au jeu. Il semble apprécier ma joie de vivre, l'attention et l'amour que je lui porte.

Claude a aussi enrichi mon existence avec ses trois enfants, qu'il aime tant, Geneviève, Véronique et David

et leurs charmants conjoints. S'est ajouté au fil du temps, Tristan, le fils de Geneviève; un beau petit bébé qui a la chance d'avoir d'excellents parents. De son côté, Claude a gagné un beau-fils, Frédéric, avec qui il a partagé tant d'intérêts communs et une belle complicité.

Malgré ce beau cadeau offert sur un plateau d'argent, la vie n'a pas été des plus clémentes en ce qui concerne ma fin de carrière. Elle n'a pas été à l'image des 24 années qui l'ont précédée où le travail rimait avec plaisir. En 2014, ma carrière s'est terminée abruptement, sans que je ne vois rien venir, sans que je ne puisse rien changer, malheureusement. Tout s'est bousculé subitement. L'ambiance s'est transformée comme jamais je n'aurais pu l'imaginer. L'image d'une pomme pourrie dans un panier, parmi d'autres bien belles et bien bonnes, illustre bien ce qui s'est passé. C'était la première fois que j'étais confrontée à une situation pareille, « à l'instabilité déroutante des choses » comme le dit si bien Paul Auster dans son livre *La pipe d'oppen* en parlant du choc qu'il a eu lorsque son meilleur ami a péri sous la foudre devant lui. J'ai dû quitter mon emploi pour éviter d'être contaminée. J'ai mis du temps à accepter pourquoi une telle chose m'arrivait, mais finalement j'ai compris que ce départ m'a été bénéfique.

J'ai pu retrouver ma liberté plus rapidement pour en profiter plus longtemps. Je vis maintenant dans la sérénité. Pendant de nombreuses années, j'ai pu relever de bien beaux défis professionnels au service des membres de la Fédération. Je m'y suis sentie appréciée. C'est ce qui est essentiel. J'ai donc décidé de conserver ce souvenir, de même que celui d'avoir connu des collègues compétents et charmants, surtout ma belle Catherine qui est devenue ma grande amie.

J'avance en âge mais je me sens comme à 30 ans. J'ai le goût d'entreprendre d'autres projets différents et stimulants comme l'écriture, d'apporter ma contribution dans certaines causes et profiter de cette liberté avec mon conjoint. Nous franchissons cette étape ensemble avec l'intention d'être heureux. Et, ce qui nous rend heureux, c'est l'amour, nos enfants, les voyages, le bon vin et les bons plats, la vie quoi !

MERCI DE LEUR TÉMOIGNAGE

Ma sœur, **Nicole Blouin**

Yvan Blouin et sa conjointe **Céline Thibeault**

Alex Blouin, président de la Fondation François-Lamy de 2003 à 2014
et sa conjointe, Gisèle Laverdière

Maurice Blouin

Soeur Gisèle Filiatrault, congrégation Notre-Dame

RÉFÉRENCES

DALE, Gilbert (2015), *Vivre en quartier populaire, Saint-Sauveur, 1930-1980*, Québec, éditions Septentrion.

LENOIR, Frédéric (2015), *La puissance de la joie* – Paris, Éditions Fayard.

Memoireduquebec.com

Bilan.usherbrooke.ca

passeport.sante.net.

Tourisme.iledorleans.com

urbania.ca/1487/le-fou-du-village/

histoire.uqam.ca- *Rapport de recherche* Marie-Eve Cormier, oct. 2011.

Stat.gouv.qc.ca

MFA.gouv.qc.ca

www.cnd-m.org/100/fr/archives.php

fondationfrancoislamy.org/

association-blouin.com/les-fondateurs/

Pour rejoindre l'auteure : Marieb0708@outlook.com

Mise en pages et maquette de couverture : Diane Trottier

Crédit photo page couverture : Bruno Tremblay

Québec, 2016

Table des matières

Avant-propos	1
Avant moi.....	3
Là où tout a commencé... ..	5
Le temps des fréquentations	8
Mon village	11
Mon père, un visionnaire	15
Ceux et celles qui ont donné le ton au village	20
Arthur, le fou du village	30
Ma naissance et mon enfance à l'Isle	37
Une belle enfance	46
De la campagne à la ville	65
De nouveau libre	79
25 ans de passion	83
N	93
Des hauts et des bas	95
Un nouveau départ	117

**Marie Blouin est née dans le petit village
de Sainte-Famille à l'Île d'Orléans**



Elle a vécu 22 ans dans cette paroisse. Elle est la fille de Georges-Henri Blouin, boulanger et cofondateur de la Fondation François-Lamy et de Denise Brown, musicienne et mère au foyer. Dans ce récit, elle raconte sa vie, son village et les gens qui lui ont donné le ton, comme Arthur le fou du village. Elle est titulaire d'une maîtrise en communications publiques de l'Université Laval et a travaillé pendant 25 ans en communication dans des organismes publics et parapublics où elle a notamment été rédactrice en chef de magazines spécialisés en éducation à la Fédération des comités de parents du Québec et à la Fédération des commissions scolaires du Québec.